BnF Gallica

Mme Marie Pape-Carpantier. Nouvelles histoires et leçons de choses...

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

BnF Gallica

Pape-Carpantier, Marie (1815-1878). Mme Marie Pape-Carpantier. Nouvelles histoires et leçons de choses.... 1884.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Mme MARIE PAPE-CARPANTIER

NOUVELLES HISTOIRES

ET

LEÇONS DE CHOSES

D'après D. SEMECHINI

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1884

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

NOUVELLES HISTOIRES

ET

LEÇONS DE CHOSES

Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.

F

Mme MARIE PAPE-CARPANTIER

1,746

NOUVELLES HISTOIRES

ET

LEÇONS DE CHOSES

Ouvrage illustré de 30 Gravures

D'après D. SEMECHINI

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE
MAIRIE
du VIe
ARRONDISSEMENT
du C

R
PAP

L'HEURE JOYEUSE
BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE
POUR LA JEUNESSE
3, rue Boutabrie. 75005 PARIS

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1884

Droits de reproduction et de traduction réservés

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS
75005

1.746
Ex.1

N° 598

seq. 604362

AUX ENFANTS

Ces histoires forment la suite des *Histoires et Leçons de choses* qui ont obtenu près de vous un si grand succès. La plupart d'entre elles ont été écrites par Mme Pape-Carpantier dans les derniers mois de sa vie.

Puissiez-vous puiser en ce livre quelques bonnes inspirations, puissiez-vous le lire avec confiance et amitié, comme le dernier souvenir d'une femme dont l'entier labeur a été consacré à votre bien et à votre plaisir!

1,746

NOUVELLES HISTOIRES

ET

LEÇONS DE CHOSES

SOUHAIT

C'est demain la fête de notre chère maman. Ma sœur et moi nous nous lèverons de bonne heure, dès la pointe du jour, et nous irons

cueillir un bouquet dans la prairie, car nous n'avons pas d'autre jardin que le jardin de tout le monde. Quel bonheur si les perles de rosée qui seront alors sur les grandes marguerites blanches, sur les boutons d'or, sur les verveines sauvages, sur les roses et les chèvrefeuilles des haies pouvaient se conserver jusqu'au moment où nous offrirons une gerbe de ces fleurs à notre mère !

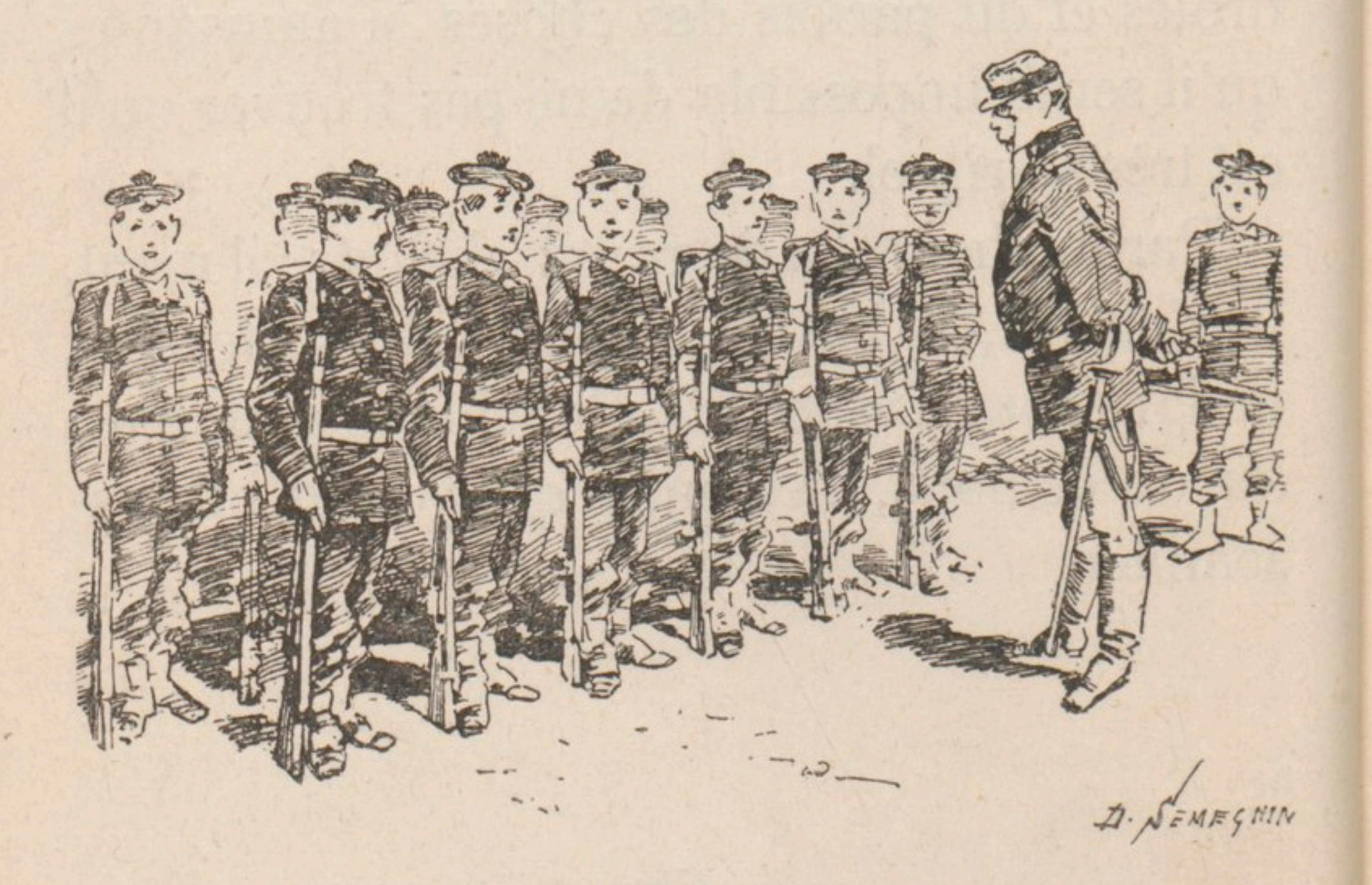
POLICHINELLE

Polichinelle nous fait rire; il marche en frappant ses sabots, fait des grimaces bien drôles et dit parfois des choses si amusantes qu'il serait impossible de ne pas trouver qu'il est très spirituel.

Par malheur il a de grands défauts : il ment, il s'enivre, il bat sa femme; de sorte que, malgré tout l'esprit de Polichinelle, il n'est aucun de nous, mes amis, qui voulût lui ressembler.

DÉFENDRE SA PATRIE

Pour être un homme, il faut savoir être soldat, afin de pouvoir défendre sa patrie.



Il est injuste d'attaquer, mais il est juste de se défendre. Ceux qui attaquent une nation honnête et paisible sont des malfaiteurs ; mais

ceux qui ne se défendent pas quand on les attaque sont des lâches. On peut être assuré d'avoir de la force, premièrement quand on a le bon droit, et deuxièmement quand on a le courage.

CEUX QUI NOUS HABILLENT

Est-ce que vous seriez contents de n'avoir ni souliers aux pieds, ni chapeau sur la tête, ni linge, ni habits sur le corps? Vous auriez froid, puis vous auriez honte; vous ne sauriez où vous cacher, ni comment vous réchauffer. Vous ne feriez pas un mouvement sans vous blesser aux meubles, à la cheminée, aux murs. Les pierres feraient saigner vos pieds.

Ne dédaignez donc pas les ouvriers qui fabriquent tous ces vêtements si nécessaires. Le cordonnier fait des chaussures, le chapelier fait des coiffures, le tailleur et la couturière font des habits et des robes, la lingère ourle les mouchoirs, coud les draps, confectionne les chemises, les cols, les manchettes.

Il n'y a rien de plus honorable sur la terre que le travail.

QUI EST LA MÉCHANTE ?

Il était une fois un papillon posé sur une rose. Une petite fille veut prendre le papillon,

mais elle manque son coup et tombe sur une épine qui la pique au doigt. « Méchante

épine! s'écrie la petite fille, elle m'a piquée! »

De la petite fille qui avait *voulu* prendre le pauvre papillon, ou de l'épine qui avait piqué la petite fille *sans le vouloir*, qui des deux était la vraie méchante?

LE PETIT DE MINETTE

Le petit de Minette n'a guère que six semaines. C'est bien jeune. Malgré cela, Toto est

un chaton très bien élevé. Par exemple, il n'en a pas toujours été ainsi. Lorsqu'il est sorti

pour la première fois de son panier pour se promener dans la chambre, n'est-il pas allé salir dans le charbon sa jolie fourrure blanche.

Dès que Minette s'est aperçue de ce qu'avait fait son petit, elle qui est la propreté même, elle l'a battu, mais battu d'importance! C'est que Minette, malgré toutes ses bonnes qualités, n'est qu'une bête, et que c'est toujours ainsi que les bêtes font l'éducation de leurs petits.

Toto a profité de la leçon; il n'a jamais recommencé, et maintenant il est tout aussi propre que sa mère.

Puisqu'un chat qui n'a que de l'instinct a pu se corriger si vite, que faudra-t-il penser d'un enfant, auquel Dieu a donné intelligence et conscience et qui ne se corrige pas?

LA RONDE DU BEAU CHATEAU

L'autre jour, au jardin du Luxembourg nous dansions la ronde de *Mon beau Château*,

et nous tournions bien fort, lorsque Paul et Alice, qui me donnaient leur main à droite et à gauche, s'apercevant que mes mains n'étaient

pas propres, me lâchèrent avec dégoût, et j'allai rouler sur l'herbe, où je me fis une bosse au front. J'avais grande envie de pleurer, mais je me retins, et je pensai : « C'est bien fait pour toi, mon garçon, cela t'apprendra à avoir les mains propres. »

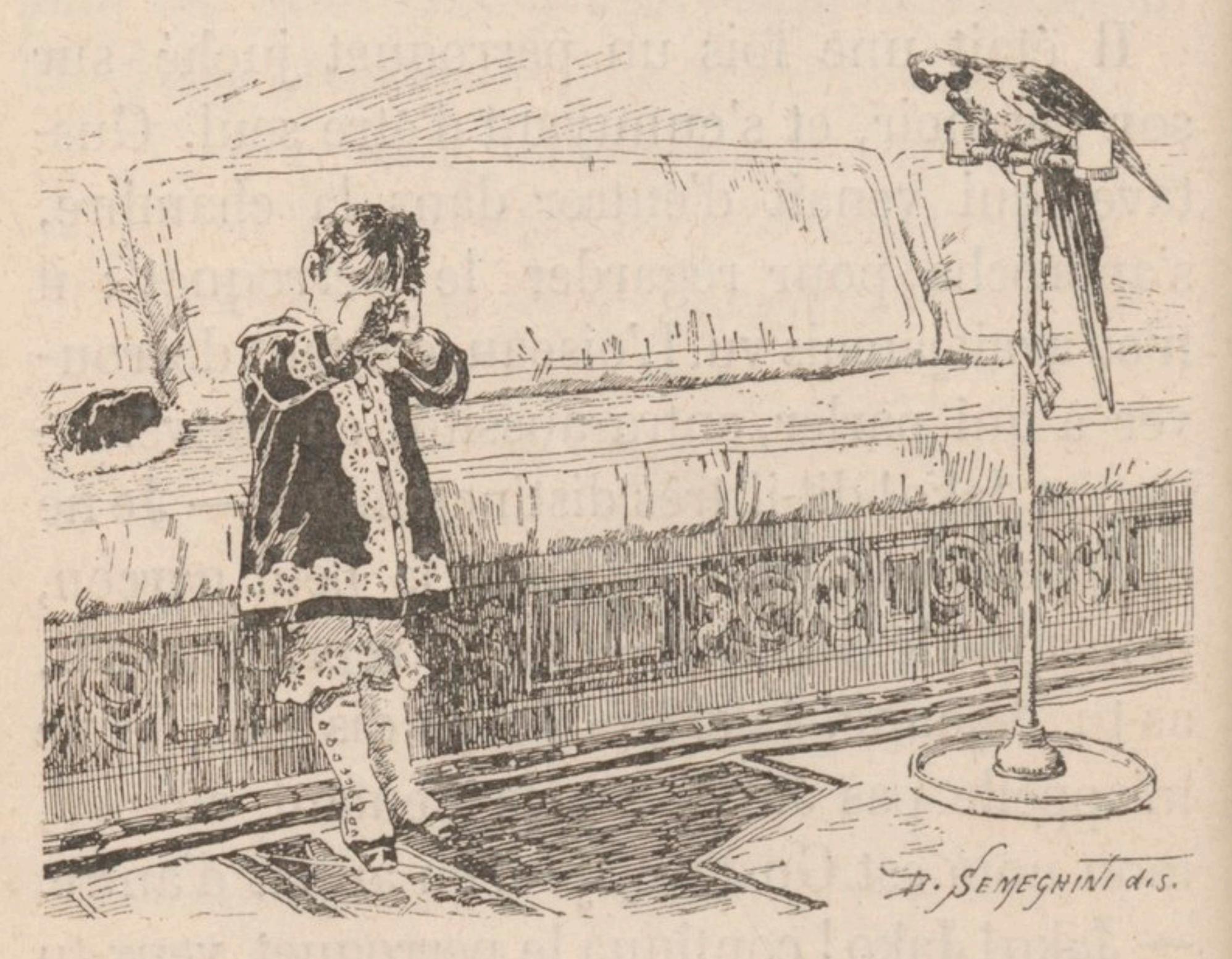
JAKO — GUSTAVE

Il était une fois un perroquet juché sur son perchoir, et s'ennuyant d'être seul. Gustave, qui venait d'entrer dans la chambre, s'approcha pour regarder le perroquet : il n'en avait jamais vu. L'oiseau, content de trouver à qui parler, entra aussitôt en conversation. « Jako! dit-il très distinctement. — Je ne m'appelle pas Jako, répondit le petit garçon, je m'appelle Gustave. — Jako! reprit l'oiseau, as-tu déjeuné, Jako? — Je te dis que je ne m'appelle pas Jako, répéta l'enfant offensé, mon nom est Gustave, je n'en ai pas d'autre. — Jako! Jako! continua le perroquet, veux-tu du rôt, mon petit Jako? »

Cette persistance du perroquet à l'appeler Jako parut si désobligeante au petit garçon, qu'il se mit à pleurer, et comme le perroquet, pris de gaîté, battait des ailes et riait aux éclats

en répétant « Jako! Jako! » le petit bonhomme était tout en larmes quand sa mère vint le reprendre dans la chambre.

« Eh! qu'as-tu, mon chéri? lui demanda-



t-elle; pourquoi tant de larmes? que t'est-il arrivé?

— C'est... répondit Gustave en sanglotant, c'est l'oiseau...

— Tu l'as touché? Il t'a mordu? s'écria la

mère en saisissant et examinant les mains de son fils.

— Non, dit l'enfant, je ne pleurerais pas pour cela, mais il m'a dit une injure, et je ne lui disais rien, il m'a appelé Jako... » Et l'enfant humilié se cacha le visage dans les bras de sa mère.

La maman ne put s'empêcher de sourire en entendant cette révélation. « Comment, mon fils, lui dit-elle en l'embrassant avec une tendre compassion, tu te crois offensé par les paroles d'un oiseau, d'un être qui n'a nulle conscience de ce qu'il dit? Oh! mon cher enfant, garde tes pleurs pour des objets qui en soient dignes, et, avant de te sentir offensé, considère qui t'offense. »

ANNETTE ET FANCHON

Je vais vous raconter, mes petits amis, encore une histoire de bêtes. Cette histoire a deux faces, l'une jolie, l'autre... vous allez en juger vous-mêmes.

ANNETTE

Notre fermier a deux juments. L'une de ces juments est gris-pommelé, et de race normande. On l'appelle Annette. Elle est très brave cette jument, ne recule jamais devant le travail et redouble même de courage quand la charge est lourde. Lorsqu'elle a fini sa journée, et que, rentrée à l'écurie, on lui donne son *picotin*, c'est-à-dire sa mesure d'avoine, dans la mangeoire qui est au-dessous du râtelier au foin, elle paraît trouver cela très bon et le mange avec un appétit qui fait plaisir à voir. Cependant, elle a un si bon ca-

ractère, la jument Annette, qu'elle laisse l'autre jument, sa voisine d'écurie, venir manger avec elle son picotin d'avoine.

FANCHON

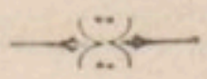
L'autre jument de notre fermier est de race percheronne, c'est-à-dire du pays du Perche. Elle est grande et noire, on l'appelle Fanchon.

La percheronne Fanchon n'est point courageuse. Quand le garçon de charrue vient au-devant d'elle, tenant ouvert le collier de travail pour le lui mettre sur le cou, elle fait dandiner sa tête de droite à gauche comme pour dire : non ; et quand la charrette passe dans de mauvais chemins, au lieu de tirer un peu plus fort, elle s'arrête.

C'est cette Fanchon-là qui est voisine d'écurie d'Annette, la jument normande, et qui vient faire la dînette avec le picotin de cette bonne bête.

Mais quand le picotin d'Annette est fini, ce qui ne tarde pas, puisqu'elles sont deux à le manger, Fanchon ne permet pas à Annette de venir partager le sien ; et lorsque Annette s'avance pour faire à son tour la dînette dans la mangeoire de Fanchon, chose qu'elle trouve toute naturelle, la percheronne lui envoie des coups de pied et essaye de lui mordre le nez.

Est-ce que c'est beau cela? Et comment cela s'appelle-t-il?



UNE GROSSE PETITE BÊTE

Ma cousine Jeanne a six ans, et elle n'est pas très brave. Hier soir, elle remarqua au jar-

din un bouton de rose à demi entr'ouvert, et elle me dit : « Ce bouton s'épanouira demain au lever du soleil; alors je me lèverai, et je

viendrai le cueillir pour notre cher grand-papa. »

En effet, Jeanne vient de courir vers le rosier dont le bouton, en s'épanouissant, est devenu une belle rose. Mais, au moment où ma cousine se penchait pour cueillir la fleur, je l'ai vue reculer avec effroi.

Qu'y avait-il donc dans cette rose, qui pût faire peur à ma petite cousine Jeanne?

Ce qu'il y avait? le voici :

Dans le cœur de la rose, au milieu de ses pétales abondants, parfumés et d'une couleur si charmante, il y avait... une grosse petite bête! En réalité cette bête était petite, mais elle parut grosse à ma cousine, qui, n'ayant que six ans, n'a pas encore vu beaucoup de bêtes.

Pourtant, le désir de procurer du plaisir à son grand-papa lui donna du courage. Jeanne se rapprocha doucement du rosier, coupa la branche très bas et, tenant la fleur très éloignée d'elle, s'en revint en courant l'apporter à grand-père, avec la bête.

Et vous, chers amis, avez-vous aussi, comme ma cousine Jeanne, vu une bête dans le cœur d'une rose? une bête qui ressemble à un petit hanneton, mais d'une couleur vert foncé, glacée de jaune, et brillante comme si on l'avait parsemée d'une fine poussière d'or? Cette bête-là, c'est une *cétoine*. Les cétoines ne sont pas méchantes du tout, elles ne mordent jamais et ne se nourrissent que du suc des roses. Eh bien, c'était justement une cétoine qui, pour déjeuner, était venue dès l'aurore se blottir dans la rose de ma petite cousine Jeanne.

COMMENT FONT LES PETITS RAMONEURS

Je voudrais bien savoir comment font les petits ramoneurs pour ne pas mourir de froid quand il gèle? Ils s'en vont le long des rues ouvertes à tous les vents, criant : « *Ah ramona... ten bas!* » ce qui veut dire : « *Voilà celui qui ramone les cheminées depuis le haut jusqu'en bas.* » Ces pauvres petits n'ont ni bas ni chaussons dans leurs souliers percés. Ils sont coiffés d'un mauvais bonnet, tricoté avec je ne sais quoi, et qui ne peut leur tenir chaud, pas même aux oreilles. Leurs vêtements sont ouverts au col et sur la poitrine, et ces vêtements sont si usés que souvent les genoux et les coudes des pauvres enfants passent par les trous. Comment font donc ces pauvres petits ramoneurs pour ne pas mourir de froid quand il gèle?

Comment ils font? le voici : Au lieu de se tenir en peloton comme de petits frileux, ils vont, viennent, font de l'exercice et travaillent. Comme ils n'ont jamais trop chaud, ils ont peu à craindre des refroidissements. Le mouvement et l'habitude de sortir au grand air les fortifient et leur sont beaucoup plus salutaires que l'air des appartements, échauffé et desséché par le feu des cheminées et surtout par la chaleur des calorifères. Les petits ramoneurs font comme les soldats français devant l'ennemi : le froid est l'ennemi des ramoneurs, eh bien, les ramoneurs sont braves devant le froid. Ils en souffrent pourtant, hélas! les pauvres petits, mais ils tâchent d'en triompher, non en le fuyant, mais en le combattant.

DEUX ENFANTS LOYAUX

Si vous voulez connaître deux enfants loyaux et honnêtes, je vais vous les nommer : c'est Edmond et Geneviève. L'autre jour, pendant que leur maman faisait visite à une dame, on les avait placés à une table, près de la fenêtre, avec un livre à images. Étant arrivés à la plus belle des images, chacun des deux enfants a tiré de son côté pour mieux voir, et crac !... la belle image est arrachée du livre !

Edmond et Geneviève, saisis à la vue de cet accident, sont devenus rouges comme deux grosses cerises, puis se sont entre-regardés. « Quel malheur ! se sont-ils dit à voix basse, et qu'allons-nous devenir ?... Comment faire ? Comment faire ? »

Quelqu'un qui se trouvait derrière le rideau leur souffla très bas : « Fermez le livre, on ne verra pas le malheur, et plus tard on croira qu'il a été fait par d'autres. »

Edmond et Geneviève se retournèrent vers le rideau, et ne virent personne. Mais, ayant un peu réfléchi, ils se dirent l'un à l'autre : « Non, il vaut mieux l'avouer. »

Puis les deux enfants se prirent par la main, pour s'encourager mutuellement dans l'accomplissement de leur devoir et, s'approchant de la dame à qui appartenait le beau livre, ils lui dirent, les yeux baissés et pleins de larmes : « Madame, nous avons déchiré une image ! »

LE FEU DANS LE JARDIN

« Papa! Papa! il y a du feu dans le jardin, tout près du fumier; viens voir bien vite!

— Je l'ai vu, répondit le père en souriant.

— Mais il faut l'éteindre, reprit le petit garçon; si ce feu allait allumer un incendie?

— Il n'y a nul danger, mon fils; d'abord parce que le jardin ne peut s'enflammer, et puis parce que... Va me chercher un peu de ce feu-là. »

Le père était instruit; l'enfant était docile; il eut confiance, et se rendit au jardin. En approchant du fumier, l'enfant examina le feu qui brillait sur le sol, et il reconnut que ce feu n'était point formé de charbon ni de tisons enflammés. Sa clarté n'était point rouge, mais pâle, et elle semblait courir çà et là sur la terre, comme une petite flamme qui ondoie au souffle du zéphyr.

L'enfant prit une branche à un arbuste; se baissant, il en posa le bout au bord de la petite flamme voyageuse, et il fut émerveillé de voir qu'elle n'y mettait pas le feu. Cette expérience l'enhardit, et il essaya de prendre une pelletée de ce feu singulier pour l'apporter à la maison, comme son père le lui avait demandé; mais il ne put saisir que des parcelles de terre qui, d'abord lumineuses, s'éteignaient en s'éparpillant. La bêche, au contraire, restait lumineuse après avoir touché la terre lumineuse. Des pas se firent entendre dans l'obscurité du jardin, c'était le père :

« Eh bien, demanda-t-il à son fils, crains-tu encore l'incendie?

— Le drôle de feu, répliqua l'enfant, il ne brûle pas, et il est fait de rien.

— Ce n'est point du feu, dit le père, car le feu brûle, et il ne s'alimente que de matières combustibles, paille, charbon, bois, etc. Cette matière brillante et pâle est du *phosphore*, le phosphore avec lequel on garnit l'extrémité des allumettes chimiques, qui elles aussi,

quand on les frotte dans les ténèbres, laissent voir une trace lumineuse.

— Qui est-ce qui fabrique le phosphore?

— Personne, mon ami ; le phosphore est une substance naturelle, formée d'elle seule, sans mélange d'aucune autre matière. On trouve le phosphore dans le corps de l'homme et des animaux, ainsi que dans les vieux bois et dans quantité de débris végétaux ; la chair des poissons en contient une grande quantité. C'est la cuisinière qui, en jetant au fumier les débris de la friture que nous avons mangée ce matin, a allumé sans le savoir, non ce feu, mais cette clarté *phosphorescente*. »

LA TARTINE POIVRÉE

La petite fille taquine que je ne veux pas nommer vient d'être attrapée comme elle le mérite. Sa grande sœur Louise lui apportait une tartine de confitures pour son goûter, des confitures de fraises, notez bien cela! et Louise appelait sa sœur et la cherchait d'un côté de la haie pendant que la petite taquine se cachait de l'autre côté. Au moment où la grande sœur, la belle tartine à la main, passa devant l'endroit où la petite était cachée, celle-ci, se levant tout à coup, lança à Louise, par-dessus la haie, une poignée de poussière, poussant en même temps un cri joyeux, comme fière de sa malice.

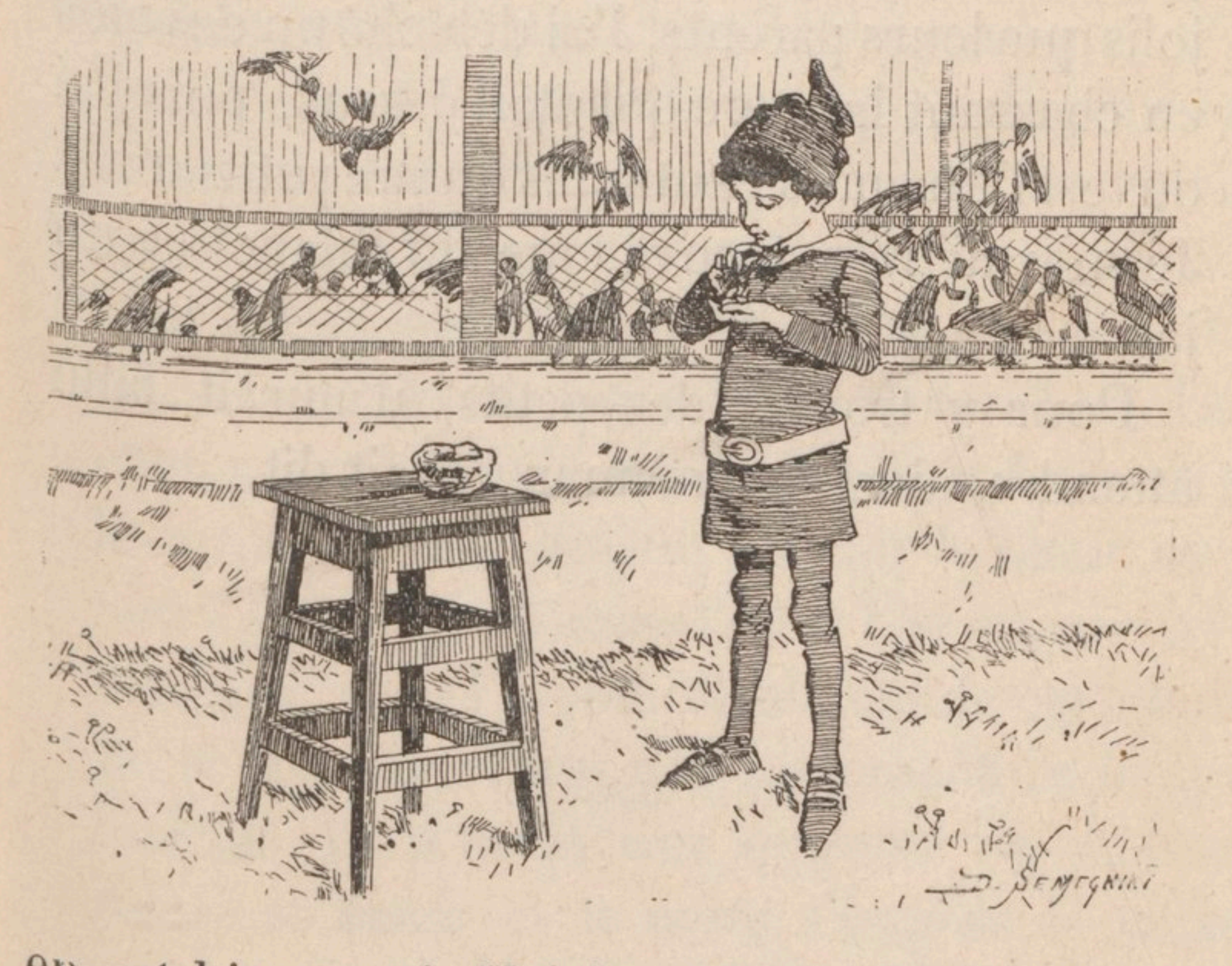
Qu'arriva-t-il? Vous le devinez bien. La poussière tomba en plein sur la tartine, et la

petite fille, pour pouvoir la manger, fut obligée de gratter les confitures jusqu'au pain !

Le mal qu'on veut faire aux autres retombe toujours sur vous.

DU BLANC ET DU JAUNE

Mes chers camarades, vous voyez en moi un petit garçon qui a voulu agir à sa tête, et qui



en est bien puni. Voici ma faute; je l'avoue, afin qu'elle me soit pardonnée. Oh! si je pouvais la réparer!

Maman a des oiseaux dans une volière. Ces oiseaux ont pondu de petits œufs dans de jolis nids placés là tout exprès. Maman m'avait dit que dans chacun de ces œufs était un petit oiseau qui naîtrait dans quinze jours. Alors, moi, je n'ai pas voulu attendre quinze jours pour savoir si les petits oiseaux seraient aussi jolis que leurs parents. J'ai détaché un des nids en chassant la mère qui était dessus, puis j'ai ouvert l'un après l'autre les quatre petits œufs. Je n'y ai rien trouvé que du blanc et du jaune !

Pour y trouver des petits, il aurait fallu attendre, ainsi que maman l'avait dit.

POURQUOI LES OISEAUX SAVENT ATTENDRE

Si vous saviez, mes amis, comme ils sont malheureux, les pauvres oiseaux dont on a détruit les œufs! Les œufs sont pour le père et la mère des enfants déjà existants; bien qu'ils ne voient pas encore ces enfants, ils savent qu'ils vont naître, et ils les aiment de toute la tendresse dont ils sont capables. En effet, avec un peu de temps, le jaune deviendra le corps du petit oiseau, auquel le blanc servira de nourriture dans l'œuf. Les oiseaux savent que, pour l'accomplissement de cet admirable mystère, il faut non seulement un temps marqué, mais aussi une quantité de chaleur marquée aussi, et la mère s'impose la tâche pénible de rester immobile sur ses œufs pour leur donner sa propre chaleur pendant le nombre de jours nécessaire à son espèce. Un

oiseau, qui, par nature, aime tant à voler, à sautiller, à remuer sans cesse, rester un temps si long sans prendre aucune récréation ! n'est-ce pas surprenant ? Ah ! c'est qu'ils savent que leurs petits, sans cela, ne pourraient éclore. Les parents aiment leurs enfants, même avant qu'ils soient nés, et c'est pour cela que les oiseaux savent attendre.

UNE AMIE D'OCCASION

Isaure était une petite fille charmante, mais un peu étourdie, comme beaucoup d'autres de son âge. Elle avait posé sur sa fenêtre un pot rempli de terre, mais elle avait oublié d'y semer des graines ; voyez un peu la bonne jardinière ! Aussi il ne poussait rien dans son pot. Isaure se désolait, et elle accusait sa terre d'être stérile, tandis que c'était sa propre étourderie qu'elle oubliait d'accuser. Est-ce que la terre est jamais stérile quand on lui donne des semences et qu'on sait la cultiver ?

Un jour cependant, voici que sur la terre nue du pot à fleur on aperçoit une toute petite plante qui lève la tête, et se montre verte au milieu de deux mottes. Quelle peut bien être cette plante ? Et qui l'a semée en cet endroit ? Personne ne le sait. Cette plante poussait là par occasion, par aventure. Moi, je pense que

c'était un oiseau qui, venant becqueter la terre pour y chercher quelque vermisseau, avait laissé tomber cette graine. Cela se voit assez souvent.

« Veux-tu que j'examine cette plante? demanda à la jeune Isaure un vieux savant de ses amis, je te dirai quelle est sa famille, son espèce, et peut-être son nom. Je te la ferai connaître enfin.

— Je n'ai pas besoin de savoir tout cela, répondit Isaure d'un ton délibéré. Elle est venue dans mon jardin (elle voulait dire dans son pot de terre), cela suffit pour que je l'aime. Ses feuilles vert tendre, minces, bien découpées, sont charmantes; elle grandit à vue d'œil, multiplie ses rameaux comme pour me plaire davantage; elle semble ravie de s'étaler sur ma terre, n'est-ce pas tout ce qu'il faut pour être la bienvenue? Elle fleurira, c'est sûr. Déjà un bouton se forme; sa fleur sera certainement très belle et son parfum exquis. Peut-être son fruit sera-t-il aussi délicieux que la fraise ou la pêche. Quel bonheur que cette belle amie soit

ainsi venue se donner à moi! Et que me fait son nom, latin sans doute, et par conséquent très laid? »

Le vieux savant sourit du babil inconsidéré de la jeune Isaure, et il n'insista point. Quant à la petite fille, prise d'une si tendre amitié pour cette fleur inconnue, elle continua de lui prodiguer les soins les plus assidus.

Voilà qu'en effet, un beau matin, le bouton grossi, allongé, s'entr'ouvrit, et la fleur s'épanouit. C'était une grande fleur d'un blanc légèrement verdâtre, sortant d'un calice profond aux sépales soudés, long et un peu renflé par le bas. Par malheur, cette fleur était sans parfum, elle exhalait même une petite odeur un peu désagréable; enfin, malgré son éclat et sa beauté, elle avait un aspect triste.

Isaure, involontairement, en ressentit l'impression. Ce n'était point à ce genre de fleur qu'elle s'était attendue; aussi la petite fille, au lieu de la joie qu'elle s'était promise de l'épanouissement de ce bouton, si longtemps espéré, n'éprouva qu'une sorte d'étonnement,

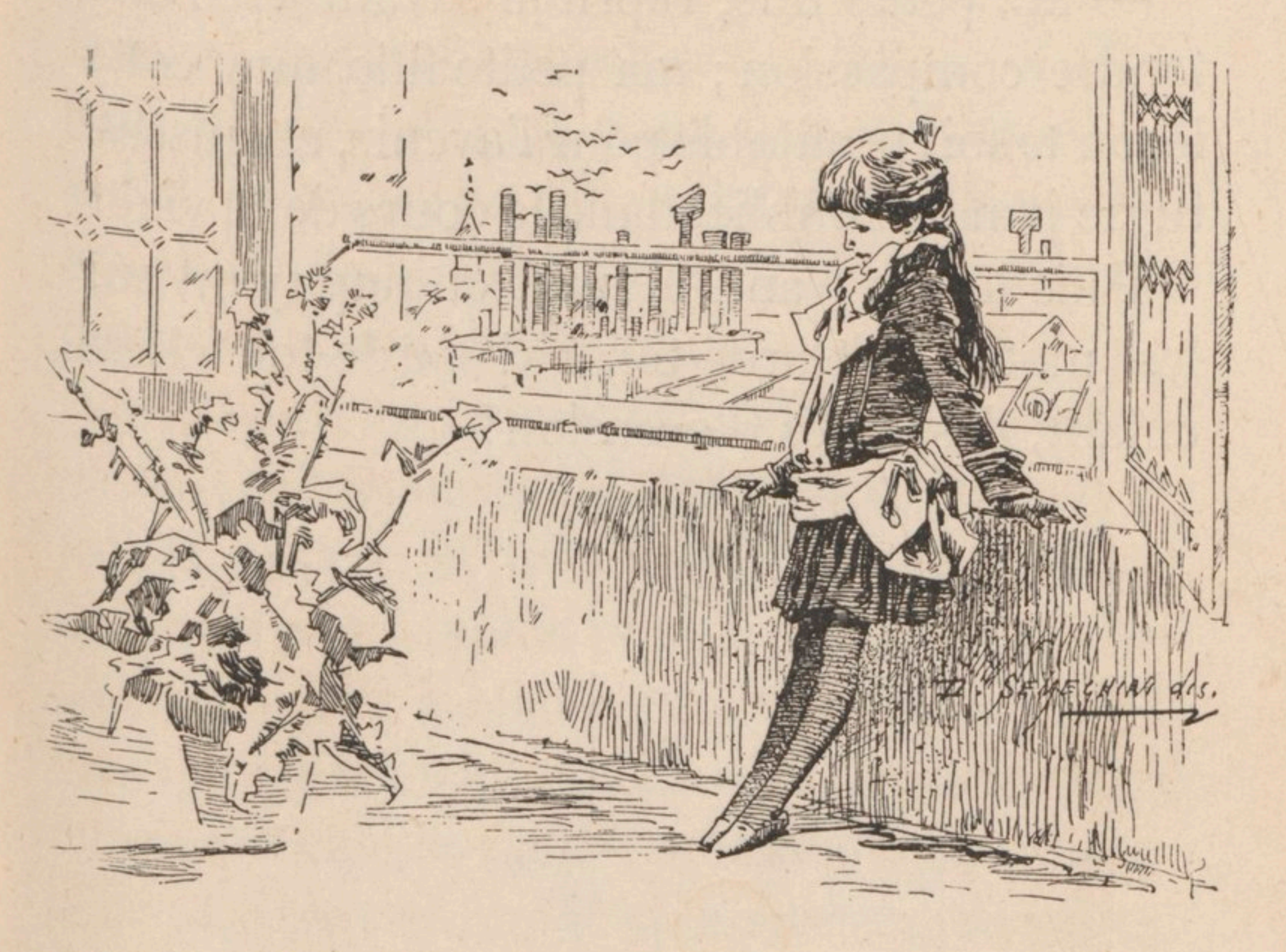
de stupéfaction, et n'osa point dire à son vieil ami comment avait fleuri sa plante.

Lorsque le fruit se fut formé dans l'intérieur du calice, la corolle fanée tomba, et le fruit se montra à son tour. C'était un fruit allongé comme le bouton et vert comme la tige. A mesure qu'il grossit, il se hérissa de pointes aiguës... Il était facile de deviner qu'il y avait loin de ce fruit à la fraise ou à la pêche! Isaure était de plus en plus désappointée, et elle commença à se demander quelle était cette plante qui ne tenait rien de ce qu'elle avait semblé promettre.

Isaure, trompée ainsi dans ses espérances, dans son affection, se décida à aller chercher le bon savant qui, au début de ses relations avec sa nouvelle amie, lui avait offert des renseignements certains.

« Quelle est donc cette plante? lui demanda la fillette en l'approchant de la croisée. J'espérais d'elle de si belles choses, et vois!... Elle m'a trompée, je veux maintenant savoir son nom.

— Il est un peu tard, répondit le savant; et jetant sur la plante son coup d'œil expérimenté : c'est un *datura*, dit-il, un *datura stramonium*. Ceci, ma chérie, n'est point une



plante d'agrément, mais une plante médicinale, et un poison violent. On l'appelle aussi, en raison de son fruit hérissé de pointes : *pomme épineuse*. Garde-toi de ce fruit, mon enfant, car il fait mourir.

— Ah! s'écria la pauvre Isaure toute déçue, moi qui aimais tant ma plante! qui en avais fait ma compagne, mon amie; qui lui disais tous mes secrets!...

— Ma petite fille, reprit le savant avec une tendre compassion ; ma petite fille, que cette leçon te soit profitable pour l'avenir, et puisses-tu ne jamais l'oublier dans le cours de ta vie! »

Puis le sage ami ajouta, en appuyant sur les mots : « Garde-toi, oh! garde-toi, chère enfant, des amies d'occasion! »

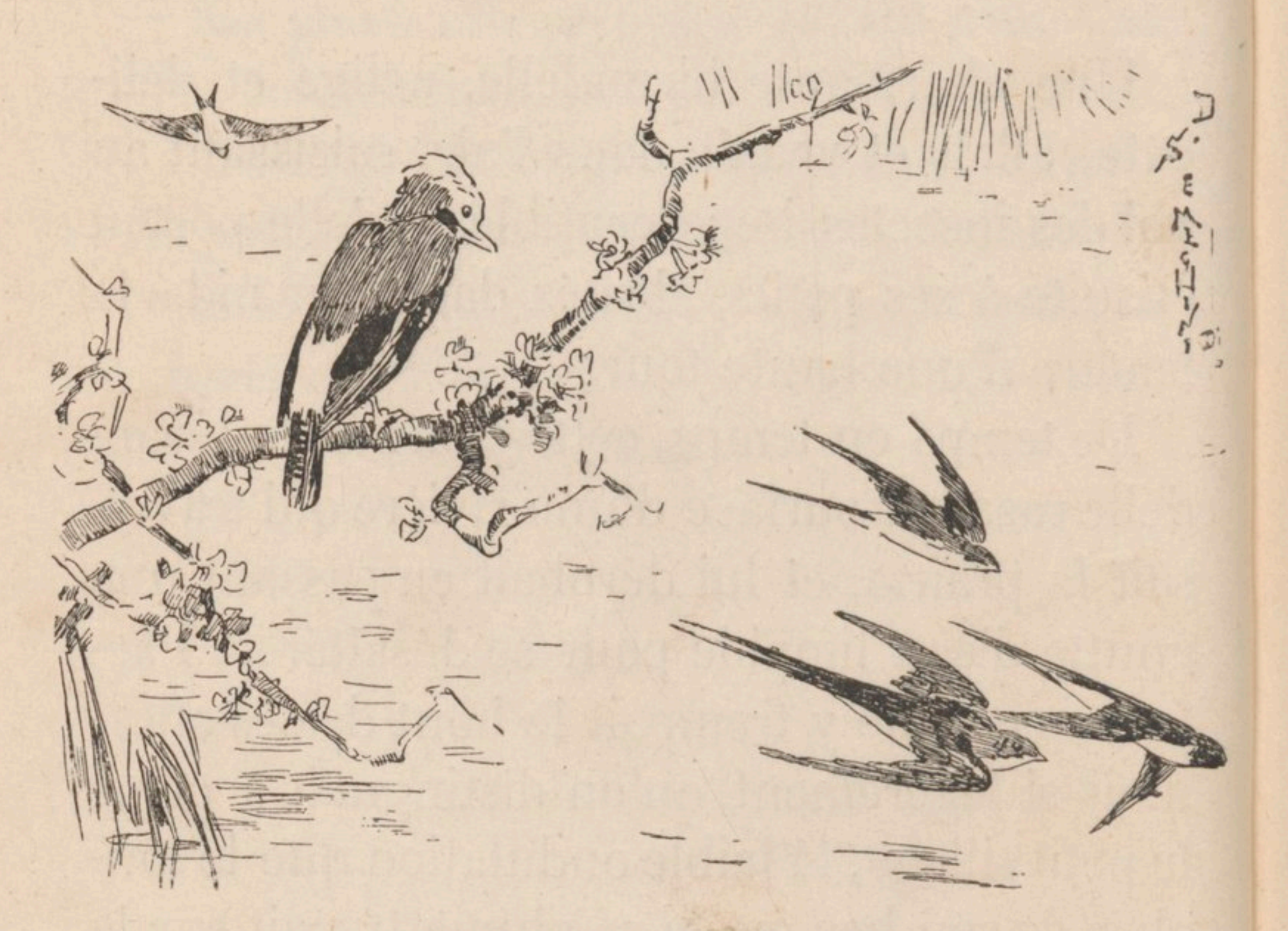
L'HIRONDELLE ET LE GEAI

Une charmante hirondelle, active et délicate, allait et venait dans l'air, saisissant au vol des insectes imperceptibles qu'elle portait ensuite à ses petits, abrités dans leur nid à la fenêtre d'une haute tour.

De temps en temps, cette charmante hirondelle rasait la surface d'une rivière qui traversait la prairie, et lui dérobait en passant une goutte d'eau limpide pour se désaltérer. Parfois aussi, elle y trempait le bout de ses ailes, mais si légèrement, qu'on distinguait à peine le petit sillage, la faible ondulation que le toucher de son bec ou de sa plume traçait sur la surface unie de la rivière.

Un geai, sorti du fond des bois, remarqua le va-et-vient de l'hirondelle, et l'air joyeux avec lequel elle dérobait quelques becquées d'eau à la rivière fraîche et séduisante.

« Cette eau est donc bien bonne? pensa le gros oiseau, mais alors l'hirondelle en prend trop peu. Moi qui ai un bec plus grand qu'elle, je vais en prendre bien davantage. »



Là-dessus, le geai sans éducation s'élança d'un vol lourd au milieu de la rivière et, voulant s'y poser, tomba au fond et périt.

Le jeu, le plaisir, le bien-être, sont choses fort bonnes et permises quand on y goûte dé-

licatement comme l'hirondelle; le corps s'y récrée, et l'esprit s'y réjouit : mais quand on s'y plonge, comme le geai, infailliblement on s'y noie!...

LA GUÉRISON DE MADAME MAGALI

Ils produisaient de si belles poires, les poiriers de monsieur Magali!

Un jour, madame Magali était un peu malade, elle n'avait pas d'appétit et ne voulait rien manger. Aucun mets ne lui faisait envie. De la viande? C'était trop gras. Du poisson? C'était trop maigre. Le laitage lui donnait mal au cœur. La pâtisserie lui pesait sur l'estomac.

« Ah! dit la pauvre dame, si j'avais une poire de mes bons poiriers! Cela me rendrait l'appétit, bien sûr! Il n'y a que ces poires-là qui me fassent envie.

— Ma pauvre amie, lui répondit son mari désolé, tu sais bien que depuis longtemps nous avons mangé toutes nos poires. Il en repoussera d'autres, puisque nous voici au printemps, et que déjà nos poiriers sont en fleurs, mais il faut savoir attendre. »

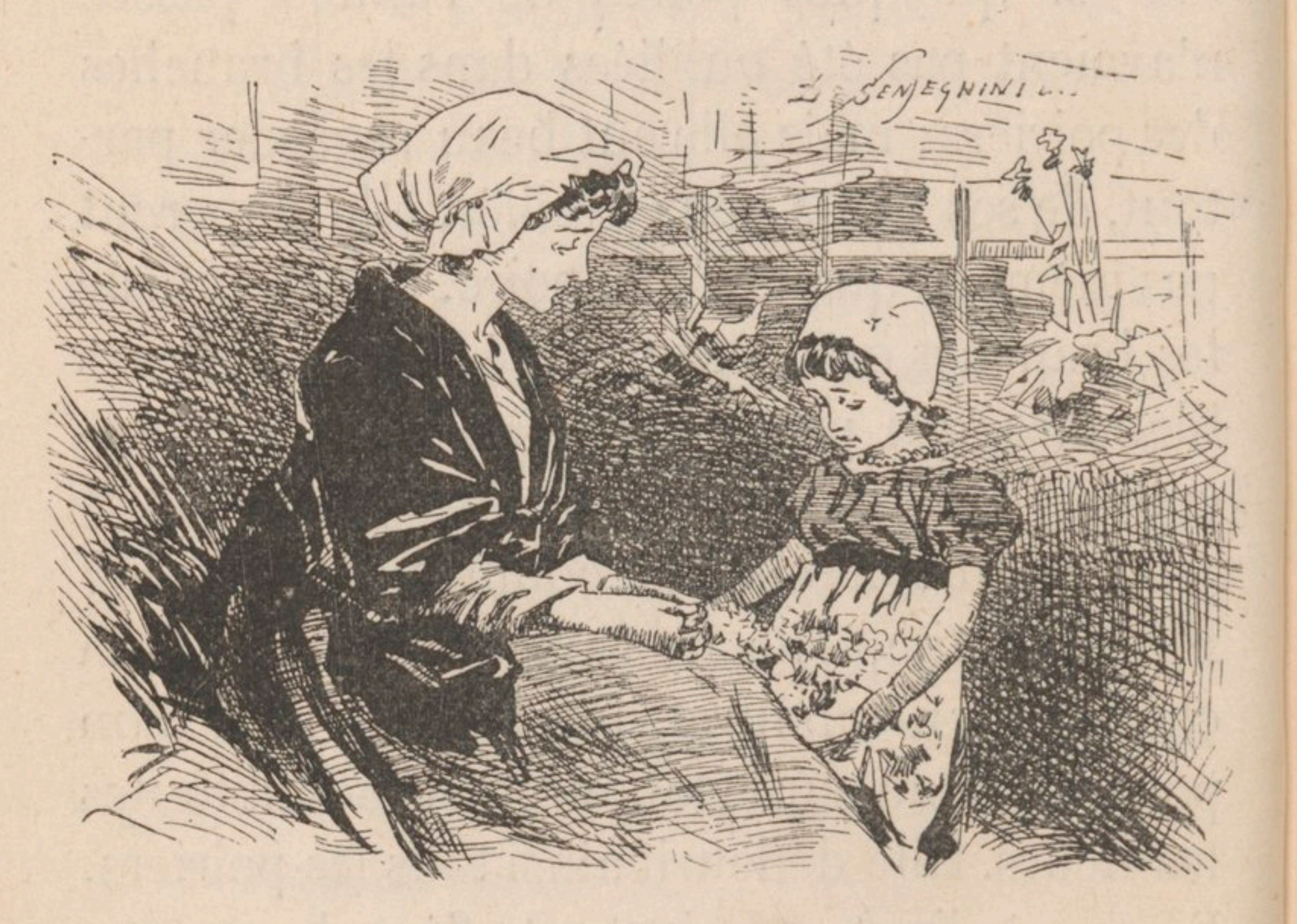
La petite Marie, qui aimait beaucoup sa maman, était très fâchée de ce que cette mère chérie fût obligée d'attendre ; elle ne dit rien ; elle s'en alla tout doucement au jardin pour voir si quelques poires de l'année passée n'avaient pas été oubliées dans les branches des poiriers ; mais elle eut beau regarder partout, de ses petits yeux éveillés, elle n'aperçut pas même la queue d'une poire. Elle ne vit sur les branches que des quantités de jolies fleurs blanches qui promettaient la plus belle récolte.

Alors que fit-elle, la bonne petite Marie ? Pauvre petite, elle ne savait pas !... elle alla chercher un tabouret, le plaça au pied d'un poirier, monta sur le tabouret, et cueillit toutes les fleurs. Elle défleurit ainsi tous les poiriers, l'un après l'autre ; puis, toute fière de son ouvrage, et son tablier rempli du produit de sa cueillette, elle accourut vers sa mère et, lui jetant à pleines mains les fleurs de poiriers sur les genoux, elle lui dit, ravie :

« Tiens, petite mère, il n'y a pas encore de

poires, mais en attendant voici les fleurs !

— Hélas ! qu'as-tu fait, chère enfant ? répondit la mère en prenant la tête de sa fille entre ses mains. Tu ne sais pas, pauvre petite,



que ce sont les fleurs du printemps qui font les fruits de l'été. A présent que voici les fleurs de nos poiriers cueillies, il n'y poussera pas de poires. »

En effet, les beaux poiriers de monsieur

Magali ne produisirent pas de fruits cette année-là, et parce que la petite Marie n'avait pas connu les fonctions de la fleur, sa maman dut attendre encore jusqu'à l'année suivante.

Mais l'appétit lui revint néanmoins, parce que la tendresse de son enfant l'avait guérie encore mieux que ne l'eussent fait les meilleures poires.

L'ORAGE

« Où sont donc Charles et Fanny ? demanda madame Roland à la bonne de ses enfants.

— Madame, répondit la bonne, ils sont allés dans le champ à côté pour couper des chaumes et faire des tresses et des jeux de paille.

— Allez, je vous prie, les chercher, Françoise ; voici que le ciel se couvre, il va pleuvoir, ces enfants n'y feront pas attention et seront tout mouillés ; allez vite, Françoise. »

La bonne partit, mais elle était à peine arrivée au bord du champ que les nuages noirs se laissèrent tomber du ciel sous la forme d'une grande averse.

Françoise n'avait pas eu la précaution de se munir d'un parapluie et, comme elle craignait d'être mouillée, elle s'en revint en courant à la maison.

Madame Roland était à la fenêtre, attendant avec impatience que la bonne ramenât Charles et Fanny. En la voyant revenir seule, elle lui cria d'une voix pleine d'inquiétude : « Et les enfants ?...

— Ils ne sont plus dans le champ, madame, répondit la bonne en secouant l'eau de sa robe. Je ne sais où ils peuvent être. Il ne faisait pas bon courir après eux par cette pluie battante, c'est un vrai déluge, voyez, madame ! »

Mais madame Roland était déjà partie. En

apprenant que ses enfants étaient restés dehors, elle avait saisi un parapluie et s'était élancée à leur recherche. Un vent violent s'était élevé tout à coup, soufflant en bourrasque ; le parapluie fut renversé et mis en pièces. La mère était aveuglée par la pluie qui la frappait au visage, bousculée par la tempête; n'importe, c'était la MÈRE, rien ne l'arrêtait. Elle courait à travers champs et vallons, appelant de toutes ses forces : « Charles! Fanny! Où êtes-vous?... Fanny!! Charles!! »

Mais la voix de la pauvre dame, éparpillée par les vents, se perdait sans obtenir de réponse.

Où donc pouvaient-ils être allés, ces chers petits enfants de son cœur? Avaient-ils été enlevés par l'ouragan comme des brins de paille? les avait-on volés et emmenés au loin? Agitée des plus cruelles angoisses, la mère courait de tous côtés, fouillant les buissons et appelant toujours à grands cris : « Charles! Fanny! » C'était à fendre l'âme !

A la fin, deux petites voix se firent entendre :

Elle en saisit un sous chaque bras.

« Mère! mère! nous sommes là. On n'est pas mouillé ici, viens avec nous ! »

La mère tourna la tête vers le point d'où venaient les petites voix, et elle aperçut ses deux chéris abrités sous un grand arbre, un chêne aux branches touffues.

Un coup de tonnerre se fait entendre. Soudain, la mère s'élance vers ses enfants; bondissant comme une lionne qui verrait ses petits en grand danger, elle en saisit un sous chaque bras, et les emporte hors de leur abri, sous la pluie qui tombe plus violente que jamais.

Les enfants furent bien surpris en voyant que leur mère les faisait ainsi mouiller, plutôt que de s'être abritée elle-même avec eux sous le grand arbre. Un éclair et un nouveau coup de tonnerre partirent en même temps, si terribles que les pauvres petits virent tout rouge, et restèrent immobiles comme si le tonnerre les eût cloués sur place. Lorsqu'ils revinrent à eux, ils ne virent plus le grand chêne qui les avait abrités : ce n'était plus qu'un monceau

de branches et de débris dévorés par les flammes. Les arbres, par la hauteur de leurs cîmes, attirent les nuages orageux, et le grand chêne venait d'être frappé par la foudre.

Comprenez-vous, chers amis, ce qui serait advenu de Charles et de Fanny sans l'amour et le dévouement de leur courageuse mère?...

LE CHIEN DU SERGENT

Le vieux sergent a pour toute société un chien qui sait faire beaucoup de choses. Il saute dans un cerceau, ouvre et ferme la porte, valse en tournant tout droit sur ses pattes de derrière, fait l'exercice avec un bâton, tire les as dans un jeu de cartes, etc. Oui, mais c'est le sergent qui lui a appris à faire tout cela. Ce n'est pas un chien instruit, c'est un chien dressé, il n'est pas capable d'étudier seul, il ne comprend pas. C'est pourquoi le chien du sergent, malgré tous ses talents, est, et sera toujours une bête.

LES ÉCOLIÈRES ET L'ALOUETTE

C'était au mois d'août, à l'époque de la moisson, au temps le plus chaud de l'année. Les jolies fleurs des champs, les nielles, les bluets, les coquelicots mêlés aux épis mûrs, tranchés comme eux par la faux des moissonneurs, étaient couchés sur les sillons qui les avaient nourris; et, sur la vaste étendue où, les jours derniers, on avait vu les tiges blondes et remplies de froment onduler au souffle du zéphyr, on ne voyait plus à présent que de la terre nue, hérissée de chaumes courts et raides, comme des cheveux sur une tête fraîchement tondue.

Les petits oiseaux qui pendant longtemps avaient trouvé un abri dans les blés touffus, les cailles, les perdrix, qui y avaient fait leur nid et élevé leurs petits, mis soudain à découvert, avaient dû prendre leur vol, suivis de leurs

jeunes couvées. Il n'y avait plus dans les champs moissonnés que des passereaux, venant glaner ça et là, en sautillant, les grains trop mûrs qui s'étaient détachés des épis.

Ce jour-là, c'était un jeudi. L'institutrice avait emmené ses élèves se promener et jouer dans les champs. Il fallait voir comme ces jeunes écolières étaient joyeuses de courir, en sautant les sillons, écrasant les chaumes qui leur piquaient les jambes, poursuivant les sauterelles effrayées, qui s'envolaient par centaines en rasant la terre. Elles trouvaient, ces petites joueuses, que l'air des champs est bien plus agréable à respirer que celui de la ville; que la chaleur du soleil vaut beaucoup mieux que celle du poêle, et que le ciel bleu où flottent de jolis petits nuages blancs est beaucoup plus gai que le plafond de la classe; en cela elles avaient bien raison.

Elles pensaient aussi avec ennui que le lendemain il leur faudrait retourner à l'école, et elles eussent trouvé bien préférable de s'amuser. En ceci avaient-elles encore raison?

Je voudrais bien dire oui, mais je ne le puis, parce que je ne le pense pas.

Voici que tout à coup un petit chant fin et mélodieux résonne dans les airs. Toutes les têtes se lèvent, tous les yeux cherchent en haut le petit musicien ailé qui vient de faire entendre dans l'espace sa gracieuse chanson. Une petite fille aux yeux perçants le découvre enfin.

« Là, là, crie-t-elle à ses compagnes en indiquant du doigt un point du ciel. Voyez-le, il descend, il s'approche, il touche la terre...

— C'est une alouette, dit l'institutrice, je la reconnais à son chant et à la hauteur où elle peut s'élever dans l'espace.

— Est-elle petite! dirent les enfants.

— Pas plus grosse que le poing !

— Pas si grosse même !

— La voilà arrêtée au pied de la haie.

— Ne faisons pas de bruit, approchons-nous bien doucement pour mieux la voir.

— Voyez-vous, elle mange, elle becquète de la graine.

— Approchons-nous encore, mes amies; elle n'a pas peur, elle ne s'envole pas.

— Pourtant elle nous a vues.

— Oh ! quels mouvements singuliers ! comme elle agite ses ailes ! »

Et les petites filles curieuses s'avancent à pas de loup. L'alouette les a aperçues en effet, et la pauvre petite bête essaye de s'envoler, mais cela lui est devenu impossible ; elle bat vainement des ailes, ses ailes agiles ne l'enlè-

vent pas ; son corps, tout à l'heure si léger, est retenu par une entrave inattendue, et l'alouette se débat avec désespoir...

Voilà que, sans mot dire, un homme sort de derrière la haie, va droit à la pauvre alouette, et s'en saisit.

D'un bond, toutes les petites filles s'élancent vers cet homme... C'était l'oiseleur !

Tout fier de son métier, qui consiste à prendre les oiseaux au piège, il en explique aux petites écolières les moyens artificieux. « Voyez, dit-il, ce petit miroir, à côté d'une poignée de graine. Le miroir brille en tournoyant de tous côtés, de sorte que l'alouette l'aperçoit de très haut. A côté du miroir elle voit le grain, mais elle ne sait pas que ce grain est sur une petite planchette enduite de glu. Dès que l'oiseau a posé les pattes sur le piège, il est pris. Aussi je n'en manque pas un. Par bonheur pour moi, les oiseaux ne savent pas. »

Les petites filles écoutaient l'oiseleur avec une surprise mêlée d'effroi. Elles n'auraient jamais imaginé tant de perfidie.

« Ah! monsieur, dirent-elles à l'homme, rendez la liberté à cette petite alouette! Grâce pour elle!

— Je ne peux pas, répondit l'homme, voyez plutôt. »

Et, ouvrant sa main, il montra la pauvre alouette inerte, les ailes pendantes : l'oiseleur l'avait étouffée.

Les enfants jetèrent un même cri :

« Le méchant homme!

— C'est mon métier, répliqua tranquillement l'oiseleur, en préparant de nouveau son piège. Les petits oiseaux, c'est bon à manger; on me les achète; j'en prends le plus que je peux. »

Et l'oiseleur s'éloigna en répétant : « Je suis oiseleur, c'est mon métier; tant pis pour les oiseaux s'ils ne savent pas. »

Les petites filles restèrent la tête basse, le cœur serré.

« Si l'alouette avait su, dit enfin l'une d'elles, si elle avait connu l'oiseleur, les miroirs, la glu...

— Elle ne se serait pas laissé prendre au piège, ajouta une autre.

— Mais l'oiseleur l'a dit, reprit une troisième, les oiseaux ne savent pas. Pauvres petites bêtes, sont-elles à plaindre de ne pas savoir!...

— Heureusement, reprirent-elles presque toutes, en faisant un retour sur elles-mêmes, heureusement nous retournons demain à l'école!... pour apprendre! »

LES JEUX DE HASARD

Raymond avait vu à l'étalage d'un marchand de jouets une montre avec sa chaîne.

C'était une belle montre jaune et brillante comme l'or, et dont on faisait marcher les deux aiguilles avec une clef dorée aussi.

Raymond avait pour le dimanche un gilet blanc avec une poche de côté, tout pareil à celui de son père, et il mourait d'envie d'avoir, comme son père, une montre à placer dans la poche de côté de son gilet blanc.

« Si tu te lèves de bonne heure toute la semaine, mon cher Raymond, lui dit un jour son père, et si tu t'habilles proprement et promptement, je te donnerai vingt-cinq centimes dimanche prochain pour acheter la montre que tu as vue. »

Raymond fut irréprochable toute la semaine. Non seulement il se leva, s'habilla,

comme le lui avait dit son père, mais de plus il apprit la moitié de la table de multiplication, et sa conduite fut parfaite en tous points. Aussi, le dimanche venu, Raymond obtint, avec les caresses de ses parents, les vingt-cinq centimes promis. Aussitôt que sa toilette fut terminée, et le petit gilet blanc prêt à recevoir la montre désirée, Raymond joyeux prit sa course dans la direction du magasin de jouets.

Sur le chemin de l'enfant, il y avait une place; et sur cette place il y avait un groupe de petits garçons qui jouaient aux dés. Les dés sont de petits cubes en ivoire, d'un centimètre de côté, sur lesquels sont marqués des points noirs, depuis un jusqu'à six. On met les dés dans un cornet, que l'on secoue, puis on jette les dés, et chaque cube présente sur la face supérieure un certain nombre de points. Celui qui a le plus de points gagne. C'est ce qu'on appelle un *jeu de hasard*.

Ces petits garçons jouaient aux dés, et c'était un sou la partie. Un sou, cela paraît

bien peu de chose. Raymond, par malheur, s'arrêta, regarda le jeu, y prit intérêt.

« Si je jouais une partie, pensa-t-il, je gagnerais peut-être. »

Le pauvre enfant demanda les dés, joua, perdit; et son premier sou partit dans la poche du gagnant. « Je n'ai plus de quoi acheter ma montre, se dit Raymond avec stupeur en considérant qu'il n'avait plus que vingt centimes. Il faut que je tâche de regagner mon sou, et puis je ne jouerai plus. »

Raymond joua un deuxième coup. Ses dés firent 2 et 4, total 6. Ceux de son adversaire firent 3 et 6, total 9. Encore un sou perdu ! Il ne restait plus au petit imprudent que trois sous. Il les tournait et retournait dans sa main, plein de regret et d'embarras

« Joue deux sous le coup, dit l'un des joueurs; si tu gagnes, tu rattraperas tes deux sous. Il faut bien que la chance tourne, on ne perd pas toujours, tu te rattraperas à ce coup-là, c'est sûr. »

Raymond, qui commençait à perdre la tête,

joua deux sous le coup; son cœur battait terriblement. Il amena 8. Son adversaire amena 12. Raymond perdait encore. Il paya; il ne se vit plus qu'un sou dans la main.

Alors il baissa la tête, plein de confusion, retenant ses larmes, mais dévoré de l'envie d'assommer les joueurs qui avaient gagné son argent. Pourtant il réfléchit que son malheur venait de lui seul; que ces petits garçons ne l'avaient pas forcé à jouer avec eux, et que, s'ils avaient été l'occasion de sa faute, lui seul cependant avait, par sa propre volonté, décidé de son sort; alors il se calma et, la tête basse, revint à la maison.

En le voyant revenir, son père et sa mère lui crièrent de loin : « Et la montre? voyons, fais-la voir. » Ils cherchèrent dans la poche de côté, mais de montre, point.

L'enfant alors leur raconta sa faute avec franchise, dit ses regrets, sa honte; ses larmes coulèrent en abondance; et il voulait rendre à son père le pauvre sou qui lui restait.

« Bénis le ciel, mon enfant, lui dit son bon

et sage père, bénis le ciel des pleurs que tu verses et de la douleur que tu éprouves ; j'espère qu'ils te seront salutaires. Quant au sou qui te reste, conserve-le au fond de ta bourse, et, si jamais quelque tentation de jeu venait encore te surprendre, que cette pièce de monnaie réveille ton souvenir et devienne ta sauvegarde. »

UN PETIT HÉROS

Écoutez, chers enfants, une histoire que j'ai du plaisir à vous raconter, parce qu'elle est belle, beaucoup plus belle que bien des contes faits exprès pour vous plaire; mais quel conte valut jamais la vérité?

Cette histoire est arrivée au Jardin d'acclimatation de Paris. Trois petits garçons que je connais, et dont les parents habitent dans ce jardin, trois petits frères, jouaient non loin d'un bassin rempli d'eau, entouré seulement par une bordure peu élevée. Étienne, l'aîné des trois frères, avait six ans; Pierre, le second frère, avait quatre ans, et Henri, le dernier né, avait deux ans.

Voilà que le petit Henri, qui n'était pas encore bien solide sur ses jambes, aperçoit des poissons qui nageaient et frétillaient dans le bassin. Il s'approche pour les mieux voir,

Il saisissait son frère.

lève un de ses deux genoux, qu'il appuie sur le bord du bassin, puis lève l'autre genou, et le voilà monté. Puis, toujours pour voir les poissons de plus près, il appuie ses deux petites mains sur le bord qui était du côté de l'eau, se penche en avant... mais le bord était en pente, le poids de la tête emporte le corps, et pouf! voilà l'enfant au fond de l'eau.

Au bruit de sa chute, Étienne et Pierre se retournent; oh, quel malheur! Étienne pousse de grands cris, court à la maison, frappe dans la porte à coups de pied, à coups de poing, appelle son père, sa mère, sa bonne. « Venez au secours d'Henri! Henri est dans le bassin! Henri se noie! » Le cher enfant était pâle, décomposé, faisait pitié à voir.

Tandis que le pauvre Étienne criait et se désespérait ainsi, appelant un secours qui lui semblait indispensable, que faisait Pierre? Ce qu'il faisait, ce gros Pierre? Avec une résolution et un courage au-dessus de son âge, il courait droit au bassin, se couchait prudemment à plat ventre sur le bord pour n'y pas

tomber lui-même, puis, plongeant l'un de ses bras au fond de l'eau, il saisissait son frère par ses vêtements, et le ramenait à la surface. Mais, arrivé à ce point, Pierre ne se sentit pas assez fort pour retirer tout à fait de l'eau le petit enfant qui se débattait; alors il lui éleva la tête seulement, et, raidissant son bras de toutes ses forces, maintint hors de l'eau cette petite tête ruisselante, jusqu'à ce que la bonne, avertie par les cris d'Étienne, fût accourue à son aide.

L'enfant fut sauvé; mais on se demande ce qui serait arrivé sans la présence d'esprit de ce jeune sauveteur de quatre ans. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que, si cet enfant-là est bien élevé, bien dirigé, il deviendra un homme utile, et je crois que par son courageux dévouement il a bien mérité d'être appelé dès à présent : un petit héros.

LA PEUR

L'histoire que voici, mes chers amis, est bien différente de celle que je viens de vous raconter; aussi je vous permets de supposer que celle-ci est un conte.

C'était à la campagne, dans une maison d'ouvriers, à la tombée du jour. L'automne était venu. Il ne faisait pas encore froid, mais il ne faisait plus chaud; aussi, par crainte de l'humidité, toujours très malsaine, les enfants, au retour de l'école, avaient fait un beau feu qui brillait dans la cheminée, où la marmite pendait à la crémaillère.

Les deux petites sœurs et leur jeune frère, assis auprès du feu et tout en soignant la soupe, s'amusaient à faire, avec le haut des pincettes, des dessins dans la cendre du foyer. Le père et la mère étaient encore aux champs; il faisait sombre dans cette chambre, que la

flamme éclairait seule, sombre dans les coins surtout, où ne pénétrait pas la lueur de la cheminée, et, quand la flamme s'abaissait par moments, il faisait presque nuit noire.

Au dehors le vent soufflait par intervalles, en grondant d'une voix sourde, et il agitait les arbres, balançait leurs branches le long des vitres, en faisant aller et venir sur les murs de la chambre de grandes ombres, qui semblaient se battre les unes contre les autres.

Les enfants remarquaient bien tout cela, mais ils ne disaient rien, de peur de s'effrayer par leurs propres paroles, et, baissant la tête, ils faisaient toujours des dessins dans les cendres; mais cela ne les amusait pas beaucoup.

Voilà que l'on entend un bruit. « C'est papa, c'est maman! dirent à voix basse les enfants les plus jeunes. — Non, répondit l'aînée, qui s'appelait Rose. Nos parents feraient plus de bruit que cela. »

En effet, c'était un tout petit bruit contre la porte. Les enfants voulaient se persuader que ce bruit venait du dehors, et cependant,

en écoutant bien, il leur semblait qu'il se faisait en dedans. Ils finirent par s'interroger à voix basse.

« Qu'est-ce que cela peut bien être? demandait Paul. — Je ne sais pas, répondait Rose. — C'est peut-être quelqu'un, hasardait Céline. — C'est plutôt un rat. -- Oh! si c'était un rat! s'écria Céline en levant ses pieds de manière que ses genoux vinrent heurter son menton. — N'aie pas peur, Céline, c'est plutôt notre porc qui est sorti de son étable et qui fouit à la porte. — Non, Rose, observa Paul, ce n'est pas le cochon; si c'était lui, il grognerait. — C'est peut-être un renard, il s'en est pris un l'autre nuit au piège du garde champêtre. — Ce n'est pas un renard, il irait au poulailler. — C'est peut-être quelqu'un qui se cache pour nous faire peur... »

A cette supposition terrible les trois enfants se sentirent glacés d'effroi et se turent. Le petit bruit continuait toujours de se faire entendre, et les enfants, écoutant ce bruit dans le silence, remarquèrent sa ressemblance

avec le bruit d'un outil qui voudrait faire discrètement un trou dans la porte.

« Si c'était un voleur!... » murmura Céline, mais si bas, que Rose et Paul l'entendirent à peine. Ils tournèrent vers la porte des regards effrayés, et Paul eut si grand'peur, qu'il se glissa dans la cheminée et se blottit dans le coin noir de suie.

En ce moment, Minette, une bonne chatte grise qui dormait sur une chaise, s'éveilla en baissant et allongeant ses pattes. Elle entendit le petit bruit et aussitôt dirigea ses deux oreilles vers l'endroit où il se faisait entendre. Puis, plus brave que les enfants, ou plus expérimentée qu'eux dans ces sortes de choses, elle descendit de sa chaise tout doucement, et, se baissant sur ses pattes de telle sorte que son ventre touchait presque la terre, elle s'avança vers la porte. Ses pieds ne faisaient pas plus de bruit sur le carreau de la chambre que si elle eût marché sur un tapis de velours.

Les enfants, devenus silencieux, suivaient du regard tous les mouvements de la chatte

Les enfants suivaient du regard tous les mouvements de la chatte.

en retenant leur souffle, et se demandant en pensée ce qui allait arriver...

Lorsque Minette ne fut plus qu'à environ cinquante centimètres de la porte, elle bondit, puis on l'entendit *jurer*, comme *jure* un chat qui est fâché. Alors, se dressant sur ses pattes, elle se retourna vers les enfants, les yeux ouverts en rond et brillants dans l'obscurité. Et l'on vit qu'elle tenait quelque chose dans sa gueule, et ce quelque chose, elle s'en vint fièrement le faire voir aux enfants, puis elle le déposa à leurs pieds. Devinez ce que c'était? Un rat? Vous n'y êtes point. Une souris? Pas même. Qu'était-ce donc? C'était une pauvre petite, toute petite *musaraigne*, le plus petit des rongeurs, une souris en miniature, grosse à peine comme une noisette!

Dans la journée, cette petite musaraigne, habitante des champs, s'était fourvoyée dans la chambre, qui était ouverte; mais le soir, voulant retourner chez elle et trouvant la chambre close, elle avait essayé de grignoter

la porte pour y faire un trou par lequel elle pût passer.

C'était vraiment bien la peine de supposer un porc, un renard, des voleurs, quand il n'y avait qu'une innocente petite musaraigne! Il est bien certain alors que la peur nous grossit beaucoup les objets, et que souvent les choses dont nous nous effrayons ne sont guère à craindre.

Souvenez-vous de cette aventure, chers amis, et, si jamais il vous arrive d'entendre quelque bruit, d'entrevoir quelque mouvement dont vous ne reconnaissiez pas immédiatement la cause, au lieu de prendre peur, pensez aussitôt : ce n'est peut-être pas plus effrayant qu'une musaraigne.

LES DEUX ARCHITECTURES

C'était au cœur de l'hiver. Depuis trois jours la neige tombait, tombait, et couvrait la terre. Aussi loin que l'on pût regarder, on voyait l'air rempli de cette pluie de petits flocons d'eau glacée qui ressemblent à des plumes, et dont le nombre était si grand, qu'il voilait tout l'horizon. L'église, la colline, les hameaux voisins avaient disparu; l'air assourdi, la terre comme matelassée de neige ne renvoyaient plus aucun bruit, et dans chaque maison on pouvait se croire séparé du reste du monde.

Lucien et Marcel étaient bien joyeux d'un cadeau que leur oncle le chasseur venait de leur faire. Ce cadeau, c'étaient deux beaux petits lapins de garenne, l'un gris, l'autre noir, très alertes et très avisés.

Ces petits lapins avaient été pris tout jeunes,

avant même d'avoir les yeux ouverts. Une bonne petite fille les avait élevés au biberon, de sorte qu'ils étaient apprivoisés, familiers; ils mangeaient dans la main ; enfin de vrais amours à quatre pattes! Pourtant, si jolis et si aimables qu'ils fussent, ces petits animaux ne pouvaient demeurer dans la maison. La litière sur laquelle ils couchent et mangent, s'imprègne d'une odeur très forte, qui empesterait les appartements. D'ailleurs eux-mêmes ont besoin du grand air pour se bien porter. Il fallait donc s'occuper de leur construire une demeure dans l'endroit du jardin qui conviendrait le mieux et ne gênerait pas la culture.

Lucien se mit bravement à l'œuvre. Il commença par dessiner sur une feuille de papier le plan de la maisonnette qu'il projetait de faire à son petit lapin. Il en marqua avec des chiffres la longueur, la largeur et la hauteur. Puis il se dit :

« Je vais mettre la porte ici, la mangeoire au son là; plus loin un petit râtelier pour

l'herbe fraîche. Enfin je vais incliner un tant soit peu le plancher et faire un petit trou dans le coin le plus bas, pour faire sortir commodément les ordures. »

Après avoir ainsi dressé tous ses plans comme un véritable architecte, Lucien prit une planche, la divisa suivant les longueurs voulues, puis il assembla les morceaux en les clouant avec adresse et régularité, ayant bien soin que ce qui devait être vertical ou horizontal le fût, et que les angles fussent bien droits. Bref, il scia, ajusta, joua du marteau si activement, que le soir venu il était tout en nage, malgré la froide température.

Lucien installa aussitôt son petit lapin dans sa maisonnette, et celui-ci en y entrant fit une si joyeuse cabriole, qu'il fut aisé de comprendre toute sa satisfaction.

Quant à Marcel, il avait d'abord regardé son frère travailler, et s'était étonné de le voir se donner tant de peine. Il l'avait même un peu raillé, en lui disant :

« Pioche, pioche, mon garçon ; moi, je ferai

à mon lapin une maison qui ne me donnera pas tant d'ouvrage, et qui par-dessus le marché sera plus jolie encore que la tienne.

— Tu m'étonnes, répondit Lucien, Maman dit toujours qu'il faut se donner du mal pour faire quelque chose de bien.

— Tu verras, tu verras, répliqua Marcel. Avant ce soir la maison de mon lapin sera faite, et, pendant que tu te romps les bras au travail, moi, je vais me promener la canne à la main. Bien du plaisir, mon frère, » ajouta-t-il en raillant de plus en plus notre ami le brave Lucien.

Vers quatre heures, il revint pourtant. La nuit vient de bonne heure en hiver, et le jour baissait d'autant plus, que le ciel était plein de neige. Il était grand temps de construire au petit lapin un abri pour la nuit. Marcel se plaça au beau milieu d'une allée plantée de lilas. Il amoncela de la neige, la tassa, la disposa en quatre murailles, puis au-dessus des murailles forma une voûte élégante, surmontée d'une tourelle. Au-dessus de la tourelle il

éleva un joli clocheton, et au-dessus du clocheton je ne sais quoi encore, cela n'en finissait pas de monter. Aux quatre angles de la maison de neige, il fit quatre autres tourelles,

mais sans clochers ni clochetons. Avec son couteau il entailla dans les murailles des petites fenêtres en forme de cœur, et mit pour servir de porte un débris de vieille cage jetée aux ordures. Tant de tourelles, tant de luxe n'allait guère avec la misère de cette porte,

mais c'était là le moindre mal, comme vous l'allez voir.

L'édifice fut parachevé en moins de vingt minutes. Alors Marcel y introduisit son petit lapin, puis, reculant de deux pas pour admirer son chef-d'œuvre à distance, il s'en trouva très satisfait. « Hein, se dit-il à lui-même, voilà ce qui s'appelle un château ! » Et le comparant à la construction confortable, mais rustique, de son frère, il pensa : « Chétive cabane ! »

Le soir, en dînant, leur mère, heureuse de se retrouver avec ses chers enfants après les occupations de la journée, leur demanda :

« Eh bien, mes amis, comment avez-vous logé vos petits hôtes ?

— Chère maman, répondit Marcel avec empressement, je ne pourrais t'expliquer l'architecture de ma construction que très imparfaitement, parce j'y ai placé beaucoup de choses. Mais demain matin je te conduirai dans l'allée des lilas, et tu pourras voir par tes yeux mon joli ouvrage fait en un tour de main.

— Et toi, Lucien ?

— Oh, moi, répondit Lucien, j'ai tout simplement fait une maison de bois, où mon lapin noir a l'air de se trouver installé à son goût, et où je pense qu'il n'aura pas froid ; cela m'a pris une journée entière, et je suis un peu fatigué d'avoir fait tant de mouvements, mais l'essentiel, c'est que la maison soit commode et que le locataire s'y trouve bien ; tu me diras demain s'il y a quelque chose à refaire. »

Le lendemain, dès qu'il fit jour, la mère se laissa conduire au jardin par ses enfants. On rencontra d'abord la cabane de Lucien, abritée contre un mur, et dans laquelle le petit lapin noir, blotti chaudement, gambadait depuis la veille. Le jeune rongeur vint mettre à la fenêtre son petit nez toujours en mouvement, comme pour dire bonjour aux visiteurs. La mère trouva la petite maison bien établie, et en fit compliment à l'architecte ; mais Marcel lui en laissa à peine le temps, et il entraîna sa mère vers l'allée des lilas, où il avait construit son château de neige.

Lorsqu'il fut arrivé à l'endroit où il avait logé son lapin gris, il ne vit plus rien. « Tiens ! dit-il avec stupéfaction, où donc est la demeure de mon lapin? Où donc est mon lapin lui-même? Il faut que quelqu'un soit venu l'enlever cette nuit, car j'avais construit sa maison à cette place. Est-ce toi, s'écria-t-il en s'approchant courroucé de Lucien, est-ce toi qui serais venu dérober mon palais de neige?

— Moi? répondit Lucien, mais ce serait méchant, je n'ai pas fait cela.

— Tu avais fait la cabane de ton lapin avec de la neige? demanda la mère, scandalisée de la sottise de son fils ; ne vois-tu pas qu'il dégèle? il a dégelé toute la nuit, ta cabane, ton palais, comme tu dis, s'est tout simplement fondu en eau.

— Fondu ? fondu ? répéta Marcel avec désespoir, fondu ? ce n'est pas possible !

— C'est tellement possible, observa la mère, que voici la porte de cage que tu y avais mise ; » et, retirant cette porte de la neige

BIBLIOTHÈQUE MUN MAIRIE du VIe ARRONDISS

boueuse qui recouvrait le sol, elle la jeta aux pieds de Marcel.

« Et mon petit lapin gris, qu'est-il devenu ? » dit Marcel, convaincu par l'évidence.

Le lapin, vous le comprenez, sentant sa prison fondre en eau (accident dont seraient heureux tous les prisonniers du monde) et se transformer en une mare qui lui mouillait les pattes, avait reconquis sa liberté, et, comme une petite bête avisée qu'il était, avait repris la route de la garenne.

Marcel, en se rendant compte de toutes ces choses, devint honteux autant qu'il avait été fier. Le menton rentré dans son col, les deux bras pendant le long du corps, il fallait le voir !

« J'avais fait de si beaux clochetons, de si jolies tourelles ! » murmurait-il, et il ne pouvait se consoler.

Des gens qui passaient dans le chemin avaient tout vu et entendu par-dessus la haie. Ils laissèrent échapper des éclats de rire, des moqueries bien justes, mais cruelles dans un

pareil moment : la mère entendit ces railleries, et, rougissant de la confusion de son enfant, elle l'entraîna loin de la haie et le ramena dans la maison. Lucien, indigné contre ces passants qui se moquaient de son frère, saisit de la boue avec ses deux mains à la fois pour la lancer sur eux ; sa mère l'arrêta.

« Viens-t'en aussi, mon cher Lucien, lui dit-elle ; tu ne peux empêcher nos semblables de juger nos actes, et la sottise et la présomption seront toujours l'objet de la risée. Quant à toi, Marcel, que cette leçon te serve pour le reste de la vie. Sache bien dès à présent, et lorsque tu seras un homme, que nos entreprises ne valent que ce qu'elles nous coûtent d'études, d'application et de travail. Quelques embellissements que nous y puissions mettre, de quelques clochetons ou tourelles que nous nous efforcions de les surcharger, si nous voulons que nos œuvres résistent aux variations du temps et à la moquerie des hommes, il leur faut un plan réfléchi et une exécution solide. »

LES RÉCLAMATIONS DU MOINEAU

Quand j'étais un tout petit enfant, j'ignorais beaucoup de choses que j'ai été très aise d'apprendre à mesure que j'ai grandi. Il en est une particulièrement que je suis charmée de savoir, et je veux vous en faire part, croyant qu'elle vous fera plaisir aussi. La voici, cette chose :

A l'âge de quatre ans, j'avais peur de toutes les petites bêtes que je voyais sur mon chemin, aux murs, sur les vitres. Si c'était une fourmi, je croyais qu'elle courait après moi pour me dévorer. Si une araignée descendait d'une branche d'arbre en filant sa toile, je croyais qu'elle me cherchait pour me sucer le sang. Un cloporte courait-il de mon côté? je m'imaginais qu'il en voulait à mes pieds. Une mouche voltigeait-elle autour de ma tête? je

croyais avoir à défendre mon nez. Enfin, lorsqu'une bête à bon Dieu venait à s'abattre sur ma main, comme il arrive souvent dans le voisinage des chènevières, je poussais des cris et secouais ma main avec épouvante! Tous ces animaux me paraissaient des ennemis, et, si je ne les tuais pas tous sans exception, c'est que je ne pouvais me décider à leur faire du mal.

Ces frayeurs ridicules ne m'étaient pas venues toutes seules; mon frère aîné en était l'auteur. Imaginez-vous qu'il se plaisait à m'apporter toutes sortes de bêtes, et, en me les avançant près du visage, il me criait: « Ça va te manger! » On a bien tort de faire peur aux enfants. Voici ce qui en résulta :

Un soir, mon frère apporta un petit oiseau, un jeune moineau qu'un de ses camarades lui avait donné, je pense, et qui ne mangeait pas encore seul. Mon frère nicha son oiseau dans ma chambre pendant que je dormais, et le lendemain matin s'en alla à l'école.

Pendant la nuit, l'oiseau dormit d'un bon somme, mais dès l'aube il s'éveilla, et se mit

à piauler si haut, et avec tant d'insistance, que ses cris finirent par me réveiller. Je me penchai au bord du lit, et je vis le petit oiseau qui, ne pouvant encore voler, sautillait sur le plancher en se tournant deci, delà, comme un oiseau qui demande quelque chose et ne voit personne à qui s'adresser. Ses cris étaient si plaintifs, que j'éprouvai une grande pitié, et si énergiques en même temps, que je devinai un cas pressant. Alors, guidée par un instinct charitable, et sans même savoir ce que pouvait vouloir cet animal, je me tirai de mon lit le mieux que je pus, car je n'étais pas encore capable de me lever seule. Je mis mes deux pieds sur la chaise qui était près du lit, puis, m'asseyant sur cette chaise, je me laissai glisser à terre. C'était de ma part un grand acte de courage, convenez-en, car je n'étais pas brave en face des bêtes...

Mais à peine eus-je touché le sol, que le petit oiseau accourut vers moi, piaulant plus fort, ouvrant un bec à enfourner une cerise, et becquetant mes pieds, qui étaient nus, avec ce bec redoutable. A cette démonstration sou-

daine, bruyante, piquante, vous devinez ce qui arriva : la frayeur s'empara de moi et je me crus à mon dernier jour. L'oiseau voulait me manger ; comment se faire la moindre illusion en face de ce grand bec qui ne s'ouvrait et ne se fermait que pour me mordre? Je voulus fuir, et me mis à courir à travers la chambre ; le moineau terrible sautillait après moi et me poursuivait avec acharnement. J'aurais bien voulu remonter dans le lit, mais j'étais trop petite pour me hisser seule sur la chaise. Le danger auquel je me croyais exposée fit naître en moi une idée tout à fait en dehors de mon caractère. J'aperçus dans un coin de la chambre une espèce de manche à balai ; je courus m'en saisir pour me défendre. Mais, au moment de frapper mon persécuteur emplumé, je compris qu'un seul coup de ce bâton le tuerait net, et, ne pouvant me résoudre à un tel acte, je me contentai de frapper le plancher à côté, en arrière, tout autour de l'oiseau, en faisant retentir les coups aussi fort qu'il m'était possible de le faire. Stratagème inutile ! le moineau,

hardi comme un grenadier, ne s'effraya nullement du bruit, et continua d'ouvrir à ma rencontre son grand bec, qui criait toujours : « *Piau ! piau ! piau !* » Ce *piau* de la langue oiselière me semblait vouloir dire des choses terribles.

Enfin, à bout de forces, hors de moi, voyant bien que je ne pourrais pas me sauver toute seule, car j'aurais préféré me laisser manger que de faire du mal à qui que ce fût, je courus à la fenêtre, tirai le petit verrou qui la fermait, et criai de toutes mes forces, avec un accent de détresse suprême :

« Maman Pélué ! maman Pélué ! »

Maman Pélué était tout simplement Mme Pélué, la femme de notre propriétaire, vieux d'âge et cordonnier de son état. Le mari et la femme étaient de dignes et braves gens, doux à leurs locataires, obligeants en toutes choses. Je crois voir encore le père Pélué, un gros homme habillé de cotonnade bleue et coiffé d'un bonnet de coton, la mèche retombant sur l'oreille. Et Mme Pélué, une vieille petite bonne

femme mince comme un jonc, droite comme une aiguille, propre comme un sou neuf, et si bonne, si gentille, que tous les enfants du quartier l'appelaient : *maman*.

A mes cris lamentables, Mme Pélué, qui veillait sur moi en l'absence de ma mère, monta précipitamment un escalier intérieur qui aboutissait en haut chez nous, en bas chez elle.

Dès qu'elle ouvrit la porte, je me précipitai vers elle en poussant un rugissement dont je me rappelle encore l'accent. L'excellente femme me voyant ainsi en chemise, pieds nus, éplorée, m'enleva de terre et, me tenant sur son bras, me dit : « Eh ! qu'as-tu, mon pauvre Robin ? (Robin était son mot favori.) Mais dis donc ce qui t'est arrivé. Tes petits pieds sont glacés ; es-tu tombée du grand lit ? » Et elle me pressait les pieds dans ses mains ; puis elle me recoucha, m'entoura avec les couvertures, ne faisant même pas attention à l'oiseau.

Moi, je suffoquais, j'étouffais, je ne pouvais répondre. Enfin, à travers mes larmes et la parole hachée par des sanglots, je dis : « C'est...

Le moineau sautillait après moi.

c'est l'oiseau... qui... voulait... me manger !!! » et en exprimant cette terrible pensée, mes larmes redoublèrent.

Maman Pélué regarda à ses pieds, et elle vit en effet le petit moineau, qui criait toujours de son grand bec ouvert : « *Piau! piau! piau!* »

« Pauvre petit, soupira Maman Pélué, il a faim ; les oiseaux ont l'habitude de déjeuner de bonne heure, et celui-ci, qui est séparé de sa mère, n'a pas eu à déjeuner. » Elle se baissa, prit l'oiseau qui ne la dévora point, et, le tenant dans sa main, elle l'approcha de mon visage en disant : « Embrasse-le, ce pauvre oiseau qui n'a pas sa mère. Il a faim, il demande à manger, il n'est pas méchant. »

J'osai regarder l'oiseau, non en face, mais de côté, et, avec un reste de méfiance mêlée d'une pitié naissante, je baisai le petit oiseau du bout des lèvres.

Puis Mme Pélué s'en alla ouvrir le buffet, prit une mie de pain, la pétrit dans une soucoupe avec un peu d'eau, et, taillant une petite branchette de fagot en forme de cuiller, elle

présenta la becquée au jeune oiseau, qui mangea avidement, avec des battements d'ailes frémissants et redoublés, témoignages de toute sa joie.

A demi soulevée dans le grand lit, appuyée sur mon coude et poussant encore de grands soupirs, je regardais Maman Pélué, bonne envers les animaux comme envers les enfants, et j'étais confondue de mon ignorance. Combien je regrettais de n'avoir pas su comprendre ce pauvre être malheureux, et, ne le comprenant pas, d'avoir mal pensé de lui... Comment aurais-je compris son malheur? moi, j'avais encore ma mère, et je ne savais pas ce que c'est que souffrir de la faim !

« Maman Pélué, demandai-je enfin, le petit oiseau ne voulait donc pas me faire de mal ?

— Mais non, mon Robin, les petits oiseaux ne sont pas méchants pour le monde. »

Cette affirmation d'une personne en qui j'avais toute confiance ouvrit un large champ à mes réflexions.

« Et les bêtes à bon Dieu? demandai-je encore.

— Seigneur! que dis-tu là? Puisque ce sont des bêtes à bon Dieu, elles ne peuvent pas être méchantes.

— Et les cloportes, dont on ne voit jamais les yeux, et qui se cachent sous les pots?

— Pas plus que les bêtes à bon Dieu.

— Et les sauterelles, qui ont deux pattes si longues?

— Pas plus que les cloportes.

— Oh! mais les araignées?...

— Pas plus que les autres.

— Pourtant les araignées mangent les mouches.

— Tu manges bien des sardines, et moi aussi, répondit Maman Pélué; est-ce que nous sommes méchantes pour cela?

— Oh non, toi, tu n'es pas méchante.

— Il faut bien que ce qui vit mange une chose ou l'autre pour se nourrir, mon pauvre Robin. Les grosses bêtes mangent les petites,

elles y sont obligées, mais les petites ne mangent point les grosses.

— Il ne faut donc pas en avoir peur?

— Non, bien sûr.

— Il ne faut pas leur faire de mal alors?

— Oh, jamais!

— Donne le petit oiseau, maman Pélué. »

Mme Pélué me donna l'oiseau, qui, n'ayant plus faim, ne criait plus, ne me piquait plus et gardait fermé ce grand bec qui m'avait tant fait peur. Je le pris doucement dans mes mains, je le baisai, le rebaisai, sans défiance cette fois, bien plus heureuse de lui faire des amitiés que je ne l'avais été en me croyant obligée de lui donner des coups de bâton. Si j'avais su alors m'exprimer comme à présent que je suis grande, j'aurais certainement demandé pardon à ce petit oiseau de n'avoir pas discerné ce qu'il voulait, et d'avoir, dans mon instinct de conservation personnelle, pris pour des menaces et des cris de mort ce qui n'était chez ce pauvre être que l'expression du besoin et de la souffrance.

Chers petits amis, qui allez maintenant commencer à vivre, si vous avez comme moi la faiblesse d'avoir peur des petites bêtes, corrigez-vous, comme je me suis corrigée.

Peut-être quelqu'un vous a-t-il dit aussi que les petites bêtes sont dangereuses, qu'elles sont venimeuses, etc., etc. Ne le croyez pas, ne vous causez pas de terreurs imaginaires, qui vous font beaucoup de mal. S'il est quelques insectes qui nous piquent parfois, comme les cousins, les puces et d'autres, elles ne nous causent qu'un *bobo* léger et superficiel qui cesse bien vite.

La plupart des autres espèces ne nous font absolument aucun mal. Est-ce que les papillons, les grillons, les vers luisants, les scarabées de toutes les couleurs, les demoiselles, ont jamais mangé personne ?

Laissez donc toutes ces petites bestioles vivre tranquillement, et ne leur faites pas plus de mal qu'elles ne songent à vous en faire. Observez-les plutôt sans les toucher, et vous serez bien étonnés de l'adresse et de l'habileté

avec lesquelles elles font leurs petites affaires, chacune suivant son espèce. Lors même qu'elles nous font un peu de tort, comme par exemple les oiseaux qui mangent nos fruits, les fourmis qui recherchent notre sucre ou nos confitures, elles ne le font point par malice, mais parce que ce qu'elles nous prennent sert à leur nourriture. Nous-mêmes, ne prenons-nous pas aux abeilles leur miel, aux vers à soie leurs cocons, qu'ils ne font pas plus pour nous que nous n'avons pour eux acheté du sucre et fait des confitures ? Et encore les animaux sont plus innocents que nous, parce qu'ils n'ont pas le discernement, qu'ils suivent simplement la loi de leurs besoins, sans s'élever à la connaissance de la morale, qui est le noble privilège de l'homme instruit et éclairé.

Donc, mes chers amis, lorsque vous verrez ou entendrez chez un être vivant des cris, de l'agitation, des manifestations menaçantes, ne vous mettez point en colère, ne vous armez pas de bâtons, mais songez au petit oiseau de mon frère, aux raisons de Maman Pélué, dites-

vous que la cause de tout cela est probablement un besoin ignoré, une souffrance ou un désir que vous ne comprenez pas, et agissez avec bonté. La bonté, c'est de la justice ; soyez bons. Toute la loi de Dieu, toute la loi du progrès, toute la vertu est là.

L'ENFANT ET LE VIEILLARD

Un joli enfant sortait de la maison en donnant la main à sa mère.

C'était un petit garçon. Il avait des cheveux blonds et soyeux tombant en boucles sur ses épaules. Ses joues rosées, ses lèvres vermeilles attestaient une parfaite santé, en même temps que son air franc et joyeux, son sourire aimable attestaient sa gaîté et sa bonne humeur.

Une pelisse de cachemire bleu, garnie de peau de cygne, recouvrait ses habits, car on était en hiver; une toque de même étoffe et de même fourrure coiffait coquettement sa tête charmante; de jolis gants bleus gardaient du froid ses petites mains, et des bottes vernies, de vraies bottes à l'écuyère protégeaient ses jambes fines, chaussées de bas bleus brodés de soie rose.

Ce petit garçon était enfin, de la tête aux pieds, un être ravissant, sur lequel toutes les grâces de l'enfance, toutes les élégances de la richesse et du goût attiraient les regards des passants. Et chacun disait, en regardant ce petit être de la tête aux pieds : « Quel amour d'enfant ! »

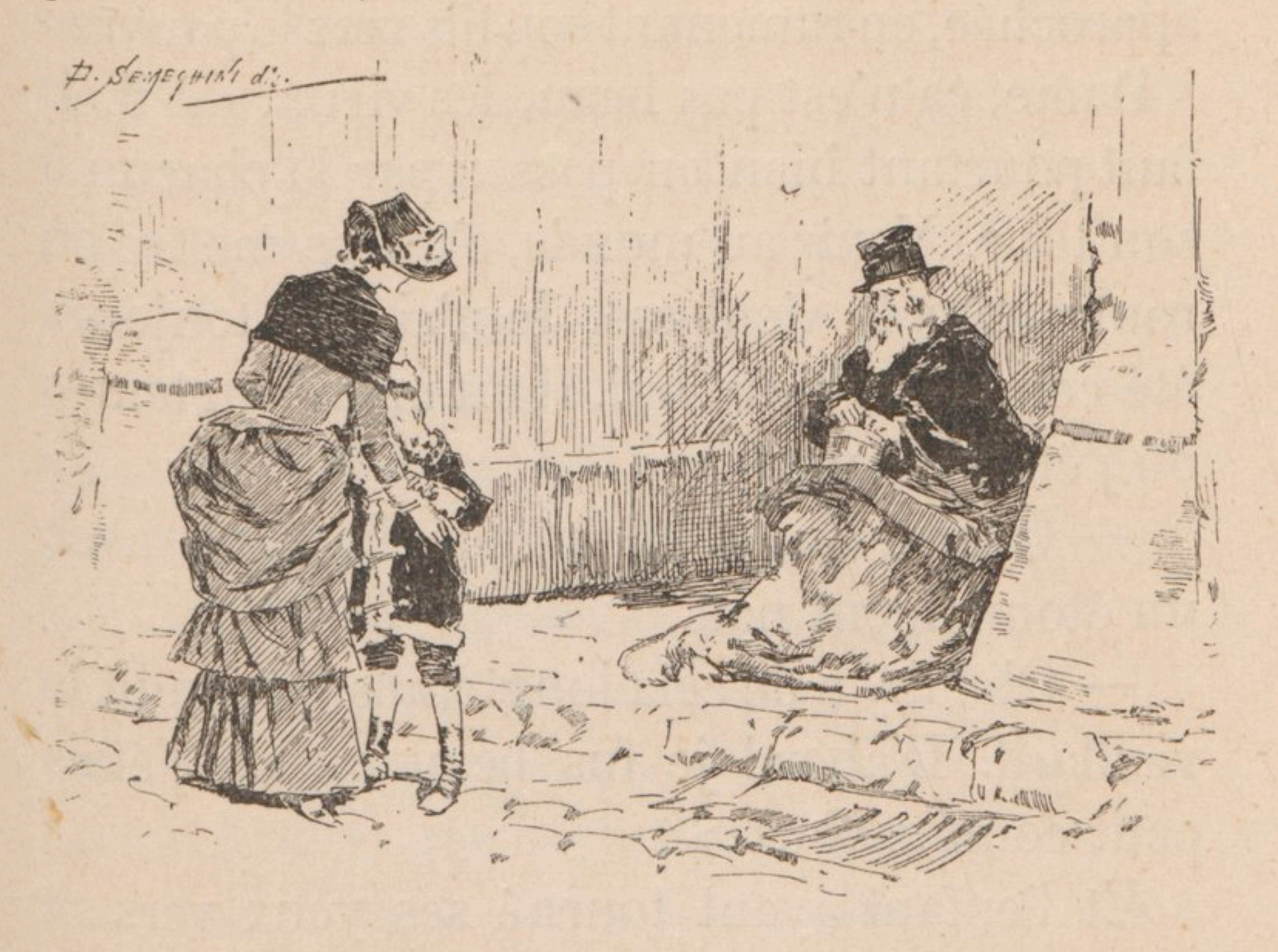
Le long de la rue il y avait une porte cochère, et sous cette porte cochère il y avait un vieillard, qui grelottait. C'était un mendiant à barbe grise. Assis sur un mauvais taboure de paille, il tenait entre ses genoux tremblants un fond de pot de terre, dans lequel était un charbon recouvert de cendre ; et sur ce charbon et cette cendre le vieillard étendait ses mains décharnées, ridées, noires, estropiées par le travail ou les douleurs. Les cheveux du vieillard, d'un gris jaune, bien rares sur le front, descendaient emmêlés sur le col de son paletot. Sa barbe, d'un gris plus jaune encore que ses cheveux, était longue, et cachait l'endroit de la poitrine où l'on voit ordinairement la chemise ; mais ce vieillard avait-il une che-

mise? Ses vêtements étaient de drap si vieux et si décoloré par la pluie et le soleil de chaque saison, qu'il eût été impossible d'en nommer la couleur. Ses souliers, relevés en bateau par devant, tournés en voiture versée par derrière, étaient chacun entaillés d'un trou rond correspondant à une infirmité des orteils. Son chapeau, autrefois haut de forme, s'affaissait maintenant en une foule de plis circulaires, comme une tige de botte molle.

Enfin les yeux éraillés et larmoyants du vieillard, ses pommettes saillantes au-dessus de ses joues creuses, sa peau cuivrée parsemée de taches terreuses, son air accablé et désespéré faisaient de ce vieux mendiant le contraste le plus marqué avec le petit garçon radieux que nous avons vu tout à l'heure.

En passant devant la porte cochère, l'enfant aperçut le vieillard et s'arrêta un moment, frappé de son triste aspect. Cet enfant était bon ; il tira sa mère par la robe et lui fit remarquer le vieux pauvre. La mère regarda, et comprit son enfant. « Donne-lui cette pièce, »

dit-elle à son fils en tirant un franc de son porte-monnaie.



Le petit riche s'approcha du vieillard; mais, au moment de toucher sa main décharnée et tremblante, déjà tendue vers lui, il n'osa pas, s'arrêta, puis revint se cacher le visage dans les jupes de sa mère. Celle-ci, étonnée, l'interrogea. « Il me fait peur, » murmura l'enfant.

Il dit cela très bas, mais néanmoins le vieillard, devinant sa pensée, lui dit :

« Ne craignez rien, petit garçon, je ne vous ferai pas de mal. » Et comme la dame s'était approchée, en ramenant son fils vers le pauvre : « Dame, ça n'est pas beau, les vieux, dit-il. Il faut pourtant bien en passer par là chacun à son tour. Venir au monde, c'est se mettre en route pour la vieillesse. Je n'ai pas toujours été comme aujourd'hui. Il fut même un temps où j'étais beau...

— Quand donc? demanda l'enfant avec un étonnement naïf.

— Oh ! il y a de cela longtemps, répondit le vieillard. D'abord je fus beau quand j'étais petit comme vous. »

Et l'enfant ayant tourné ses yeux vers sa mère, comme pour lui demander s'il était possible qu'un homme tel que ce vieillard eût été petit, le vieillard continua de sa voix chevrotante :

« Oui, j'ai eu votre âge, heureux petit mortel ; j'ai été, comme vous, un joli bébé, rieur et folâtre. Mes cheveux, comme les vôtres, étaient brillants et bouclés. Mes joues étaient fraîches

et appétissantes comme les vôtres. Je grimpais sur les genoux de ma mère, je me pendais à son cou et, du haut de ses bras, qui étaient mon trône, je souriais aux passants, aux oiseaux qui volaient dans l'air, aux étoiles qui brillent dans le ciel, le soir, quand le soleil est couché. Mes habits n'étaient pas faits à la même mode que les vôtres, mais ils m'allaient aussi bien. Tenez, voilà tout ce qui me reste des toilettes de mon enfance. Je l'ai conservé à travers ma longue vie, parce que c'est un souvenir de ma mère. »

En disant ces paroles, le vieillard atteignit au fond de sa poche un petit sac de taffetas, autrefois à mille raies roses, mais si vieux maintenant, que la couleur ne se reconnaissait plus. Il déroula un long cordon qui entourait le petit sac, et en tira un col d'enfant, en percale brodée à jour.

« Ce n'est plus de mode, dit-il en dépliant le col, mais il paraît qu'au temps jadis c'était une fureur ; et ça allait aux enfants!... Ma mère, qui était fière de son garçon, l'avait brodé

pour mon anniversaire. J'avais quatre ans alors!... » Le vieillard, en se rappelant qu'il avait eu quatre ans, et qu'il avait été l'objet des soins de sa mère, laissa tomber une larme de ses yeux fatigués. Puis il replia sa précieuse relique, la renferma dans le petit sac, et la replaça au fond de sa poche en disant : « Voilà ! ce petit sac et moi nous serons enterrés ensemble. Ah! l'on est à plaindre de vieillir ! Heureux les jeunes ! »

Le vieux pauvre était si touchant dans sa douleur résignée, que la mère du petit garçon, attendrie jusqu'au fond de l'âme, lui dit : « Rien ne peut nous rendre en ce monde la mère qu'on a perdue, mon pauvre homme, mais la vieillesse n'est un malheur que lorsque la pauvreté l'accompagne. Voulez-vous que je me charge de votre sort? »

Le vieillard releva la tête vers la dame, la regarda plein de surprise, comme s'il croyait avoir mal entendu, puis enfin répondit : « Comme il vous plaira, madame. »

Aussitôt la dame fit approcher une voiture,

elle aida le vieillard à y monter, elle y monta elle-même avec son fils, et dit au cocher de les conduire dans un magasin de vêtements. Le long du chemin, l'enfant examinait le vieillard en grand détail, et il comparait chacun de ses traits aux siens. « Ces vieilles mains-là, pensait-il, ont été petites et potelées comme mes mains. Ces cheveux ternes et décolorés ont été blonds et brillants comme mes cheveux ; si mes parents étaient pauvres, je serais peut-être dans mes vieux jours ce que ce pauvre homme est aujourd'hui. » A cette pensée, le cœur du pauvre petit se serra, et un gros sanglot s'échappa de sa poitrine.

On arrivait au magasin, la voiture s'arrêta, et en un quart d'heure le pauvre mendiant fut habillé à neuf de la tête aux pieds. En changeant d'habits il eut bien soin de transvaser d'une poche dans l'autre le petit sac qui contenait la broderie de sa mère.

« Maintenant, dit la dame au cocher, conduisez-moi au faubourg des Prés, la troisième maison à gauche. »

Là demeurait une brave et honnête femme, qui avait donné les soins les plus dévoués à la dame lorsqu'elle était enfant; celle-ci, reconnaissante et attachée à sa vieille bonne, l'avait mise à la retraite dans cette petite maison.

L'habitation était charmante, et pourtant la chère femme s'y ennuyait un peu, car elle était seule, et n'avait à s'occuper que d'elle-même.

« Ma bonne Thérèse, lui dit la dame en entrant et en l'embrassant avec affection, tu ne t'ennuieras plus, je t'amène un enfant à soigner.

— Un enfant, madame? demanda la digne femme.

— Viens le recevoir. »

Thérèse, bien étonnée, s'approcha de la voiture; elle vit le vieillard, et comprit que c'était lui l'enfant que l'on confiait à ses soins. Elle aida le pauvre homme à descendre de la voiture, lui donna son bras pour appui et le fit entrer dans la maison, où il fut installé, soigné, peigné, et tout ce qui s'ensuit. La

bonne Thérèse était heureuse d'avoir quelqu'un à gâter, à dorloter, car l'excellente femme ne trouvait de bonheur que dans le dévouement.

Quand il faisait beau, elle promenait son *vieil enfant* dans le jardin, lui faisait remarquer les fleurs qu'elle avait semées, les fraises, les groseilles qui étaient en train de mûrir pour leur dessert.

Quand il faisait mauvais temps, on restait dans la chambre, on écossait des pois, puis la *bonne* amusait l'*enfant* en jouant avec lui à la bataille.

Bientôt le pauvre vieux fut transfiguré. C'était à ne plus le reconnaître. Sa propreté, ses cheveux et sa barbe devenus d'un beau blanc, la sérénité de son visage où se lisait le bonheur, avaient fait disparaître tout ce qui, le premier jour, faisait peur au jeune blondin, devenu maintenant familier avec le vieillard comme avec un ami.

« A présent, dit un jour l'enfant à sa mère, ce pauvre vieux ne me fait plus du tout le

même effet que lorsque nous l'avons rencontré sous cette porte où il demandait l'aumône, et même, chère maman, il me semble presque qu'il est beau !

— Tu ne te trompes pas, mon fils, répondit la mère ; ce vieillard est beau, et fait maintenant plaisir à voir.

— Il a beaucoup changé depuis que tu l'as rendu heureux, ma mère.

— En effet, mon ami, le bonheur a embelli ce vieillard. Ainsi bien souvent, mon cher fils, il suffit d'un peu de bien fait à nos semblables, pour ôter de nos yeux le spectacle douloureux et parfois effrayant de la laideur et de la souffrance ; de sorte que, travailler pour le bonheur des autres, c'est travailler pour notre propre bonheur. Quand tu seras devenu un homme, mon cher enfant, souviens-toi de ce moyen d'être heureux, et mets-le toujours en pratique. »

LE SABRE

Joseph a eu six ans ce matin.

« Que veux-tu pour ta fête? lui demande sa mère.

— Je veux un sabre, répond l'enfant.

— Ah! dit la mère étonnée. Et qu'est-ce qu'un sabre?

— C'est une lame de fer qui coupe, répond l'enfant ; comment ne sais-tu pas cela, ma mère? »

La mère apporte un couteau, le grand couteau à pain.

« Voici, mon fils, une lame de fer qui coupe.

— Ceci, répond Joseph, sert à couper le pain qui nous nourrit, ce n'est point un sabre. »

La mère lui montre alors par la fenêtre le croissant avec lequel le jardinier émonde les arbres.

« Est-ce ceci ?

— Non, mère. »

Elle lui montre la faux et la faucille que les moissonneurs emportent aux champs pour couper les gerbes et tondre le foin.

« Ce n'est pas cela, » dit encore Joseph.

La mère conduit son enfant devant la boîte à ouvrage. Dans cette boîte, il y a ses ciseaux, les utiles ciseaux qui taillent les vêtements de la petite famille. A côté, sur le bureau du père, se trouve un canif. C'est avec ce canif qu'il taille la plume, instrument de sa pensée.

« Est-ce une de ces choses que tu désires, mon enfant ?

— Non, répond Joseph, non, ce n'est point ainsi qu'est fait un sabre. »

Des travailleurs sont dans la cour ; la mère montre à son fils les instruments dont ils se servent : la hache qui abat les arbres et dégrossit le bois, la scie, le rabot, ces aides fidèles du travail de l'homme, avec lesquels on fait la charpente de la maison, les meubles qui l'orneront, les vaisseaux, abris des marins.

« Voici des lames qui coupent, mon fils. Est-ce une de celles-ci que je dois te donner ?

— Non, mère, non, dit l'enfant, impatient de se faire comprendre ; ce que je veux, moi, c'est un sabre, un vrai sabre, un sabre qui tue. »

La mère prend Joseph sur ses genoux ; elle approche la petite tête de la sienne, joue contre joue :

« Songe, mon fils, à quoi servent les lames que je t'ai montrées ; songe à quoi sert le sabre que tu désires ; réfléchis et choisis, » dit la mère.

LA CHARITÉ

C'était dans l'école de notre village ; la distribution des prix venait de finir. La grande cour de récréation où elle avait eu lieu se vidait petit à petit, et chaque famille s'en allait, après avoir été saluer l'institutrice. Toutes ces personnes, petites et grandes, avaient l'air heureux, les enfants surtout. Ces petits vainqueurs endimanchés semblaient aussi joyeux qu'on peut l'être lorsqu'on a bien travaillé toute l'année et que les congés commencent. Il fallait les voir se montrant mutuellement les couronnes, les livres que M. le maire leur avait décernés, les faisant admirer aux parents et aux amis qui se trouvaient dans la foule, puis reprenant chacun le chemin de sa demeure.

Parmi les plus heureux se trouvait la petite Marie, la fille du maître de poste qui demeure

là-bas au milieu de la Grande Rue. Ce n'était point pourtant qu'elle remportât beaucoup de prix, non, elle n'en avait qu'un seul; mais celui-là, *son* prix, lui semblait certes dix fois plus beau que tous les autres. Elle admirait sa jolie couverture rouge, ses tranches dorées et les quelques images qui se trouvaient dans le texte. Oh ! comme elle allait être fière de le mettre dans la petite bibliothèque de la salle à manger, au milieu des livres de son père, et de le montrer à ses cousins et cousines lorsqu'ils viendraient jouer avec elle.

Après avoir retiré sa robe de mousseline et sa ceinture bleue, Marie descendit au jardin qui se trouvait derrière la maison. Quel bonheur d'être en vacances ! de pouvoir jouer, courir, s'amuser pendant quatre semaines ! de pouvoir lire à son aise le beau prix qu'elle avait reçu ! Elle en sautait de joie dans les allées.

Voilà qu'à travers la haie qui la séparait du jardin voisin, elle entendit comme un sanglot. Marie grimpe sur des pots de fleurs, se penche

par-dessus la haie et aperçoit, assise par terre et la tête cachée dans son tablier, la petite Françoise, la fille du forgeron.

Cette pauvre petite Françoise ne menait pas une vie heureuse.

Elle avait perdu sa mère il y avait quelques années, et depuis cette époque elle seule s'occupait du ménage et faisait marcher la maison. De plus, son père était dur pour elle. Ce n'était pas un homme méchant, mais il travaillait tant, qu'il ne pensait guère à autre chose, et qu'il avait perdu l'habitude de la tendresse : aussi ne caressait-il pas sa petite fille, et souvent Marie avait pris Françoise en pitié de ce qu'elle n'était jamais embrassée par personne.

La tâche était lourde pour une pauvre fillette de dix ans : le ménage, la cuisine, le petit jardin remplissaient si bien ses heures, que non seulement elle ne pouvait guère jouer avec les autres enfants du village, mais qu'encore, bien des fois, elle avait été obligée de manquer l'école, parce que son ouvrage n'était pas fini ;

de sorte qu'elle se trouvait en retard sur les enfants de son âge, non pas parce qu'elle était inintelligente ou paresseuse, mais parce qu'elle n'avait jamais pu travailler régulièrement.

« Qu'as-tu, Françoise, qu'as-tu ? » demanda doucement Marie par-dessus la haie. Françoise sortit sa tête de son tablier, regarda qui lui parlait, et se remit à pleurer de plus belle.

« Je t'en prie, ne pleure pas tant, continua Marie, et dis-moi ce que tu as. » Françoise pleurait toujours ; pourtant, au milieu de ses larmes, elle finit par dire : « Je n'ai pas eu de prix.

— Mais ce n'est pas de ta faute, s'écria Marie, puisque tu ne peux presque jamais venir à l'école.

— Oui, reprit Françoise, mais mon père me grondera ; il dit toujours que je peux me rattraper le soir en lisant mes livres de classe ; c'est vrai, mais le soir j'ai si grande envie de dormir !...

— Ton père ne te grondera pas pour n'avoir pas eu de prix, ce ne serait pas juste. Fran-

çoise secoua la tête. « Si, il me grondera; il me l'a bien dit ce matin : *Rapporte-moi un prix, ou tu n'iras pas en vacances chez ta grand'mère.* Et je n'ai pas de prix à lui montrer, et j'aurais tant voulu aller chez ma grand'mère, et je n'irai pas. » Et, en disant ces mots, Françoise se remit à sangloter si fort, si fort, qu'on eût dit que sa pauvre petite poitrine allait se briser.

Marie resta quelques secondes en silence, puis elle se mit à courir vers la maison : elle avait pris son parti. Elle monta à sa chambrette, prit son beau livre rouge et doré et retira d'entre les pages le petit papier qui portait son nom; puis elle le baisa, son cher prix, avant de s'en séparer et retourna au jardin; alors, se penchant par-dessus la haie, elle jeta le livre dont elle était si fière sur les genoux de la petite voisine; puis elle rentra précipitamment dans la maison, où sa mère l'appelait pour dîner. Quant à Françoise, elle était si émue, qu'elle ne savait plus dire que : « Merci, oh merci! » et qu'elle ne

Elle jeta le livre.

s'aperçut pas que quelqu'un, qui était assis tout à côté, sous le petit berceau de vigne vierge, écartait les feuilles pour voir ce qu'elle allait faire.

Ce qu'elle fit? Le voilà. Elle prit le beau livre de son amie, le tourna, le retourna, l'ouvrit, regarda les jolies images, les admira à travers ses larmes; puis, après quelques minutes d'incertitude et avec un soupir, elle dit tout haut: « Non, non, ce ne serait pas honnête. Je vais lui reporter son livre, j'aime encore mieux être grondée. »

Alors le quelqu'un qui se trouvait caché sous le berceau, et qui était justement le papa de Françoise, s'avança dans l'allée, prit sa fille dans ses bras, et l'embrassa si tendrement, qu'elle ne s'était jamais vue à si douce fête. « Tu as raison, mon enfant, dit-il d'une voix beaucoup moins rude que d'habitude; ce ne serait pas honnête. Tu iras chez ta grand'mère, ma chérie, tu iras; et comment as-tu pu croire que ton père t'aimait si peu? Je te gronde bien souvent, c'est vrai, et cela te

fait de la peine; mais vois-tu, ma petite Françoise, il ne faut jamais que les petites filles croient que leur père ne les aime pas. »

Quelques minutes après, le forgeron et sa fille entraient dans la salle à manger où leurs voisins étaient réunis. Ils rapportaient le livre, et racontèrent aux parents de Marie ce que leur petite fille avait fait.

Le prix fut placé dans la bibliothèque du papa, à la place d'honneur; et lorsque les yeux de Marie tombent sur sa belle couverture brillante au milieu des autres, elle sent comme de la joie au fond de sa conscience.

Faire l'aumône de son superflu est déjà beau ; mais sacrifier son propre plaisir à consoler les autres, voilà la vraie charité.

LE FAGOT D'AIMÉ

Cette histoire est arrivée à Aimé lorsqu'il était tout petit, un jour qu'il se promenait avec sa mère.

La dernière fois qu'Aimé était venu au bois, c'était au printemps, le coucou chantait là-haut, là-haut dans les arbres, et il y avait des fleurettes plein le gazon.

Le petit garçon en avait cueilli partout : au pied des haies, le long des sentiers, et jusque sur les branches des taillis. Mais cette fois-ci il n'y avait plus à ramasser ni violettes, ni primevères, ni marguerites. Décembre était venu, et avec lui le vent qui balayait les feuilles mortes et secouait rudement les arbres.

Il les ébranlait si fort, ces beaux arbres aujourd'hui sans parure, que les branches se ployaient, se redressaient, craquaient, et laissaient tomber à terre les brindilles que le vent

avait arrachées. Aimé n'avait pas peur du vent, oh non ! Joyeux et rose, il sautait dans les sentiers, courant en avant, puis revenant vers sa mère. Mais ce n'est guère amusant de toujours sauter : n'ayant ni fleurs à cueillir, ni papillons à poursuivre, Aimé se mit à ramasser les branchettes que le vent semait sur la terre durcie ; il cherchait au pied des arbres ces petites ramilles sèches, et, lorsqu'on reprit le chemin de la maison, Aimé avait un fagot, un vrai fagot dont ses deux bras pouvaient à peine faire le tour. A sa place, mes petits amis, vous auriez peut-être été un peu embarrassés; car enfin, que peut-on faire d'un fagot ?

Voilà que dans le même chemin, mais venant en sens inverse, nos deux promeneurs rencontrèrent une pauvre vieille. Elle avait le dos tout voûté, et marchait péniblement en s'appuyant sur son bâton. A ses humbles vêtements et aux grossiers sabots dont elle était chaussée, on voyait bien qu'elle n'était pas riche.

Aimé la regardait de loin, et, à mesure

qu'ils se rapprochaient l'un de l'autre, une envie lui vint de faire plaisir à cette vieille femme qui paraissait malheureuse. Lorsqu'ils ne furent plus séparés que de quelques pas,

notre bon petit Aimé quitta sa mère, et, s'avançant vers la pauvresse, il lui mit son fagot de brindilles dans les bras en disant : « Tiens, ma bonne femme, voilà pour allumer ton feu. » L'offre était si gentille et si naïvement

faite, que la vieille femme ne putle refuser. Elle sourit en prenant le petit fagot que lui tendait l'enfant, et lui dit : « Merci, mon ami, merci. En grandissant, gardez votre bon cœur. Pensez à être agréable aux autres, et vous rendrez heureux tous ceux qui vous entourent. »

L'INSTINCT MATERNEL

Depuis l'année dernière, Marguerite a deux petits serins ; c'est son parrain qui les lui a donnés pour le jour de sa fête. Le mâle se nomme Fifi et la femelle Moustachinette, à cause d'une petite moustache verte formée par les plumes qui entourent son bec. Marguerite aime beaucoup ses serins : aussi est-ce elle qui les soigne, leur donne de l'eau, du grain, nettoie leur cage ; parfois même il lui est arrivé de se priver d'un morceau de biscuit ou de quelques cerises pour les donner à ses amis emplumés.

Marguerite ne savait pas qu'au printemps il arrive des œufs aux petits oiseaux, et qu'on doit mettre un nid dans leur cage, afin qu'ils puissent les y déposer et couver commodément. Elle aurait bien pu l'apprendre en causant de ses oiseaux avec sa mère, mais mal-

heureusement Marguerite a le défaut, commun à beaucoup d'enfants, de ne jamais vouloir demander conseil à personne.

Lorsque Fifi et Moustachinette ont pensé qu'il allait leur arriver des œufs, ils se sont demandé où ils les mettraient. Ils n'avaient pas de nid, et leur petite maîtresse ne semblait guère songer à leur en donner un. S'ils avaient été des serins libres, vivant au bon air des pays chauds, ils se seraient depuis longtemps déjà construit un nid avec des brins de mousse et des flocons de laine; mais les oiseaux captifs perdent l'instinct de faire leur nid. Moustachinette surtout était en inquiétude et elle songeait à ce que deviendraient ses pauvres œufs sur le sable de la cage, où tout était danger pour eux, où le moindre choc pouvait les briser.

L'amour maternel donne de l'esprit, même aux bêtes. A force de se demander comment elle pourrait sauver sa chère couvée, tout son espoir, la serine avise enfin la tasse dans laquelle on verse le grain.

« Mes chers petits seront toujours mieux là que sur le sable, » pense-t-elle.

Elle y vole et Fifi, ayant (je ne sais comment) compris son idée, y vole aussi pour l'aider. Malheureusement la tasse est maintenue par un fil de fer ; sans cela on eût pu la renverser d'un coup d'aile et la vider d'une seule fois. Mais puisque cela n'est pas possible, il faut essayer d'autre chose. Nos deux oiseaux y vont de tout cœur. Avec leurs pieds, avec leur bec, ils font sauter les graines hors de la tasse. Cela ne va pas très vite par exemple. Marguerite qui les regarde ne comprend rien à ce qu'ils font. Elle les appelle : « Petits fous » et leur a même une fois remis du grain plein leur tasse. Tout est à refaire ; heureusement les animaux ne manquent ni de courage, ni de persévérance.

Fifi et Moustachinette se sont remis à l'œuvre : ils ont tant travaillé, tant sauté, tant becqueté dans leur tasse, que le soir il ne restait plus qu'une mince couche de graine.

Le lendemain, lorsque Marguerite est venue

nettoyer la cage de ses serins, qu'a-t-elle vu ? Moustachinette couchée dans la petite tasse, où du reste elle paraissait très mal à son aise, et sous Moustachinette... un œuf pas plus gros qu'une bille.

Cette fois, Marguerite a vite appelé sa maman. La maman a été acheter un nid, un joli petit nid doublé d'ouate. On a transporté là l'œuf et Moustachinette, qui, paraît-il, s'en est bien trouvée, car, trois jours après, elle avait trois autres œufs, et hier toute cette famille est venue au monde sous la forme de quatre petits oiseaux, dont deux tout jaunes comme leur père, et deux ornés des mêmes petites moustaches que leur mère.

Cette histoire nous prouve : d'abord, qu'il y a bien des choses que ne savent pas les petites filles ; et ensuite, que les parents (ne fussent-ils que des animaux) ne se laissent décourager ni par le travail, ni par la peine, lorsqu'il s'agit du bien-être et de la vie de leurs enfants.

LES JOUEURS DE TOUPIE

Il était une fois un petit garçon appelé... mais non, je ne le nommerai pas, parce que ce qu'il a fait n'est pas joli, et que, si ce récit peut vous être utile, le nom n'y ajouterait rien. Dans ce cas, c'est un devoir de charité de ne pas nommer la personne coupable. Désignons simplement ce petit garçon par le nom : le Mauvais.

Donc, ce petit Mauvais aimait beaucoup à jouer, et, quand on lui demandait quel était son jeu préféré, il répondait brutalement : « Faire enrager les autres. »

Un jour, il vit sur une place plusieurs petits garçons qui jouaient à la toupie. Ils avaient tracé sur la terre un rond de quarante centimètres de diamètre, et chacun d'eux lançait sa toupie dans ce cercle. Le talent était de

la lancer de manière à la faire *dormir*, c'est-à-dire tourner sur elle-même sans changer de place ; alors on comptait un point. Lorsque, au contraire, la toupie *courait*, c'est-à-dire sortait du cercle et s'en allait de côté ou d'autre, on ne comptait rien.

Le Mauvais s'approche et demande à se mettre de la partie. Les bons petits garçons lui disent oui, avec grand plaisir. Aussitôt il tire de sa poche une grosse toupie armée d'une pointe de fer très aiguë. Il enroule sa corde sur sa toupie, en serrant fort, puis la lance ferme dans le rond en disant : « Vlan ! » Oh malheur ! la grosse toupie tombe en plein sur une autre qui dormait tranquillement dans le cercle, et de sa grosse pointe la fend en deux !

Le petit Mauvais éclate de rire ; mais Paul, dont la toupie est brisée, se met à pleurer, ramasse les morceaux, et, ne pouvant plus jouer, s'en va tout triste s'asseoir sur un banc.

La partie recommence. Les toupies tom-

bent l'une après l'autre dans le petit rond ; le Mauvais lance la sienne. « Vlan ! » et voilà une deuxième toupie fendue par la moitié.

Le petit Henri, à qui elle appartenait, sans rien dire, mais sans pleurer, alla ramasser les

morceaux, et se retira du jeu en lançant au Mauvais un regard de défiance.

Au jeu de la toupie, ce malheur peut arriver quelquefois sans qu'on le veuille, par maladresse. Mais deux fois de suite, cela n'avait

plus l'air d'un accident. Enfin on verrait la suite.

Il restait encore deux petits joueurs, et par conséquent deux toupies, sans compter la grosse. En deux coups, les deux toupies furent fendues, et leurs propriétaires, sans même ramasser les morceaux, allèrent rejoindre leurs camarades. Il n'était plus possible de croire que le Mauvais avait fendu les quatre toupies par maladresse ; c'était par adresse, bien plutôt, par une adresse diabolique et méchante, qu'il avait brisé les jouets de ces bons petits garçons qui l'avaient accueilli cordialement. A cette pensée, les pleurs se séchèrentet l'indignation anima le cœur de ces enfants si traîtreusement exploités et trompés.

« Il faut nous venger ! dit Louis. — Oui, dit Henri, vengeons-nous. — Qu'allons-nous lui faire ? — Il est plus fort que nous, observa Paul. — Mais nous sommes quatre, répliqua Louis. — Et l'union fait la force, dit un autre. — Tombons sur lui à coups de poing, dit

Henri. Nous lui ferons des bleus comme il faut. — Suivez-moi, dit le plus résolu en fronçant le sourcil. — Si c'est pour le désarmer, dit Joseph, pour lui enlever cette affreuse toupie avec laquelle il a tué les nôtres, j'en suis ; mais si c'est pour le battre, pour lui faire des bleus, je n'en suis pas ; nous serions vengés, mais cela n'empêcherait pas ce garçon d'être mauvais. — Il a raison, dirent les autres ; eh bien, enlevons-lui sa toupie. »

Pendant cet entretien fait à voix basse, le Mauvais, enchanté de s'être amusé à *faire enrager les autres*, continuait de jouer tout seul, s'acharnant sur les débris de toupies restés dans le rond, et à chaque coup de la sienne les réduisant en morceaux de plus en plus petits. Ce n'était déjà plus qu'une sorte de hachis, un amas d'allumettes, au moment où les quatre garçons se mirent en marche contre lui. Tout à coup le Mauvais pousse un grand cri, porte les deux mains à son visage et tombe lourdement, comme mort. Aussitôt les bons petits enfants, oubliant leur

colère, s'élancent vers le casseur de toupies pour lui porter secours.

« Qu'as-tu? qu'as-tu? lui disaient-ils en se penchant sur lui. — Où as-tu mal? — Que veux-tu qu'on te fasse? »

Le Mauvais ne répondait pas, ne bougeait pas; les enfants essayèrent de le relever et virent qu'il avait le visage couvert de sang. Ils comprirent que cela était grave, et ils coururent prévenir les parents du Mauvais qui demeuraient à peu de distance. Ces malheureux parents, tout en larmes, emportèrent chez eux leur enfant inanimé.

Pourtant il n'était qu'évanoui. Voici ce qui était arrivé : il lançait sa toupie avec tant d'énergie, et, pour lui donner plus de force, il serrait tellement la corde, que tout s'était trouvé emmêlé, et qu'en retirant à lui la corde le Mauvais avait ramené en même temps la toupie. Celle-ci, du coup, était venue le frapper à la tempe, comme si la grosse pointe, habituée à fendre tout ce qu'elle ren-

contrait, avait voulu lui fendre la tête. Quelle punition !

Le Mauvais, grâce aux bons soins de sa mère, guérit cependant. Il comprit qu'il avait été très près de la mort, et cela lui donna à réfléchir. Il comprit aussi que son désir de faire enrager les autres avait eu de grands inconvénients pour lui-même, et son propre intérêt lui conseilla de chercher d'autres jeux. Il se corrigea donc ; mais combien il eût mieux valu ne jamais prendre goût à un aussi vilain plaisir !

L'AGNEAU DÉSOBÉISSANT

Je veux vous raconter l'histoire d'une belle grosse brebis blanche, mère d'un joli petit agneau. Ce petit agneau ressemblait beaucoup à sa mère ; il était blanc comme elle, avait quatre jambes comme elle. Le petit agneau aimait beaucoup à manger l'herbe tendre, cette belle herbe qui est de couleur verte, et qui pousse dans les prés avec les grandes marguerites. Malheureusement le vieux berger à qui appartenaient la brebis et l'agneau n'était pas assez riche pour acheter un pré, et il ne les faisait paître qu'en les menant le long des chemins, dont ils pouvaient manger l'herbe, car cette herbe n'appartient à personne. Il y avait surtout un petit chemin où le berger les conduisait souvent, parce que ce chemin était très joli ; il y avait de chaque côté, à droite et à gauche, une forêt magni-

figue : de grands chênes, vous savez, ces beaux arbres qui ont des feuilles découpées et qui produisent les glands. Et ces grands chênes faisaient beaucoup d'ombre ; et comme leur ombre empêchait le soleil de brûler l'herbe du chemin, l'herbe y était devenue très épaisse, et la brebis la trouvait excellente.

Dans la forêt qui bordait le chemin, il y avait beaucoup de violettes, et le petit agneau, qui n'avait jamais mangé de violettes, désirait beaucoup aller paître dans la forêt; déjà même il commençait à grimper sur le talus du fossé, quand le berger s'en aperçut et le fit descendre, mais sans le frapper, en le touchant tout doucement avec sa main. Le petit agneau descendit; mais, tout contrarié d'être obligé d'obéir, il s'en alla en bêlant près de sa mère, comme pour se plaindre du berger.

Je ne sais ce que la brebis répondit à l'agneau. Une maman comme les vôtres aurait dit que le berger avait raison, parce que, les forêts appartenant à quelqu'un, il n'était pas

permis au berger d'y laisser paître son agneau; et, si l'agneau, eût été un enfant comme vous, peut-être eût-il reconnu que cela était juste et ne fût-il pas retourné dans la forêt. Mais l'agneau fut moins sage, et un jour que la brebis était retenue par le vieux berger, qui, avec des ciseaux, lui coupait sa grosse toison de laine pour qu'elle eût moins chaud (car c'était en été), et aussi pour vendre cette laine, avec laquelle on fait du drap, des bas, des chaussons, des matelas et beaucoup d'autres choses, ce petit agneau, se voyant seul dans la bergerie, s'échappa, courut beaucoup et arriva dans la forêt; mais il n'y retrouva pas les violettes qu'il y avait vues. Les violettes fleurissent au printemps, puis elles se fanent quand vient l'été. Comme l'agneau ne savait rien de cela, il crut qu'il en retrouverait en pénétrant plus avant. Le voilà donc qui s'avance, qui se glisse entre les arbres; mais il ne trouve nulle part ce qu'il cherche : les violettes s'étaient fanées partout. Il s'avance encore et s'enfonce tout à fait dans la forêt; si bien qu'en regardant derrière

lui il ne reconnut plus sa route. Ne sachant par où s'en retourner, il eut peur, et le voilà qui se mit à bêler de toutes ses forces pour appeler sa mère. Mais sa mère était trop loin; elle ne pouvait l'entendre, ni le vieux berger non plus, et le petit agneau courait, courait en bêlant et en s'égarant toujours davantage. Malheureusement il y avait des loups dans la forêt, et vous savez que les loups sont les ennemis des autres animaux. Ils ressemblent aux gros chiens, mais ils sont aussi nuisibles et aussi sauvages que les chiens sont utiles et caressants. Les loups sont très forts; ils se battent avec les chiens et ils les étranglent quand ils peuvent. Comme ils ne savent faire que du mal, tout le monde les craint, et souvent des hommes courageux s'arment de fusils et vont les tuer au fond des bois.

Un de ces loups cherchait s'il ne trouverait pas à manger quelque animal plus faible que lui, quand, relevant le nez pour flairer, il sentit dans le vent l'odeur du petit agneau. Les loups ont le sens de l'odorat très fin; ils recon-

naissent à l'odeur les autres animaux, comme vous voyez les chiens flairer avec leur nez pour chercher leur maître.

Le loup reconnut donc à l'odeur qu'il y avait un agneau dans la forêt. Il courut du côté où il l'avait flairé, se disant sans doute qu'il allait bien déjeuner, et il aiguisait ses grandes dents pointues pour mieux dévorer le pauvre agneau.

L'agneau n'avait jamais vu de loups, de sorte qu'il ne les connaissait point; aussi, lorsqu'il aperçut celui-ci accourant de son côté, soit qu'il ne le crût pas méchant, soit au contraire qu'il eût trop peur, il ne se sauva pas et demeura à la même place.

Mais le loup cruel, sans avoir pitié du faible animal, s'élance sur lui, le mord et le renverse. L'agneau imprudent, repentant de sa faute, mais trop tard, poussait des bêlements plaintifs; il appelait sa mère, son berger. Hélas! ils étaient trop loin pour l'entendre. Le loup l'étrangla, l'emporta dans la sombre tanière où il demeurait, et la pauvre brebis, qui le re-

gretta longtemps et le chercha partout, ne put savoir ce qu'était devenu son agneau bien-aimé.

JEAN-MICHEL

Il y avait une fois un jeune garçon appelé Jean-Michel, qui avait une petite sœur nommée Maria; Jean-Michel avait huit ans, et comme sa sœur n'en avait que quatre, le devoir du frère était d'être plus sage qu'elle, afin de lui donner toujours le bon exemple. Jean-Michel était grand et se portait très bien; Maria était très faible et toujours malade. Elle marchait avec beaucoup de peine, n'allait guère vite; mais Jean-Michel était bon frère, et, quand ils allaient quelque part ensemble, il la portait sur son dos ou la soutenait par la main. La pauvre petite sœur s'ennuyait souvent; mais Jean-Michel l'amusait, lui récitait de belles histoires, lui apprenait les lettres de l'alphabet et lui dessinait des bonshommes et des maisons sur le sable de leur cour. Il avait toutes sortes de complaisances pour elle, et il

l'emmenait souvent promener dans le jardin. Le jardin était très grand et très beau. Il y poussait des fleurs de beaucoup d'espèces, telles que des roses, des œillets, des jasmins, des myrtes et des dahlias. Il y avait aussi des arbres fruitiers, tels que des pêchers, des poi riers, des pruniers; et, comme Jean-Michel n'était pas gourmand, qu'il ne touchait jamais à un seul fruit, la petite Maria n'y touchait pas non plus, car elle avait pris l'habitude de faire comme faisait son frère. Un jour, par exemple, Jean-Michel, s'étant sali en nettoyant ses souliers, alla se laver les mains. Eh bien, la petite Maria, qui pourtant n'avait pas les mains sales, voulait se les laver, *comme son frère.* Un autre jour, il y avait un pauvre enfant qui pleurait, parce qu'il avait faim et qu'il n'avait rien à manger; Jean-Michel avait des fruits, il les partagea avec le pauvre enfant; eh bien, la petite Maria voulut partager aussi les siens, *comme son frère.* Malheureusement, une fois Jean-Michel commit la grande faute de se mettre en colère et de battre le

chien de son papa; la petite Maria se mit en colère, *comme son frère*, et jeta au pauvre chien une pierre qui le frappa dans l'œil gauche!... Le malheureux chien poussa un cri de douleur, et s'enfuit sans rendre le moindre mal à ces enfants cruels. Il souffrit bien longtemps et devint borgne, c'est-à-dire que son œil, n'ayant pu guérir, perdit la faculté de voir. Pauvre Médor!... Jean-Michel et Maria eurent beaucoup de chagrin de s'être mis en colère et d'avoir fait un si grand mal à leur bon chien qui les aimait tant; mais ils n'y pouvaient plus rien; bien souvent la plus grande punition d'un coupable, c'est de ne pouvoir pas réparer la faute qu'il a commise.

Il arriva un malheur bien plus grand encore : Jean-Michel aurait dû mettre toute son attention à ne donner à sa sœur que de bons exemples; mais il était un peu étourdi et ne réfléchissait pas toujours. C'est un grand défaut : vous allez voir...

Il y avait derrière la maison un fossé plein d'eau; ce fossé était profond et large. On y

trouvait beaucoup de grenouilles, mais pas de poissons. Les grenouilles aiment les eaux qui sont arrêtées, dormantes, les eaux couvertes de joncs, d'herbes, et au fond desquelles il y a de la boue épaisse, de la *vase*, ce qui fait appeler ces eaux : *des eaux vaseuses*.

Les poissons, au contraire, n'aiment pas les eaux vaseuses; ils préfèrent les eaux claires, limpides, au fond desquelles on peut voir les petits cailloux; de sorte qu'on trouve des poissons dans les rivières bien plutôt qu'on n'en trouve dans les fossés. Jean-Michel ne savait pas cela.

Un jour, croyant trouver du poisson, il eut envie de pêcher dans ces eaux vaseuses; avec un bout de fil et une grande baguette, il se fit une ligne, puis il alla s'asseoir sur le bord du fossé. La petite sœur Maria, qui suivait tous les exemples de son frère, vint s'asseoir auprès de lui et voulut pêcher aussi. Jean-Michel, le malheureux petit imprudent! au lieu de s'en aller bien vite avec elle, la laissa venir auprès de lui, lui prêta même sa ligne, sans songer

qu'ils pourraient tomber tous deux dans le fossé profond!...

Il était pourtant bien dangereux de s'asseoir ainsi au bord de l'eau! La mère des deux enfants, leur papa, toutes les personnes qui leur voulaient du bien, leur avaient plus d'une fois recommandé de ne pas le faire; mais ils ne les avaient pas écoutés; et voyez s'ils eurent bientôt lieu de s'en repentir.

Ils étaient donc assis tous deux sur le bord du fossé. Ce bord était en pente. La petite Maria, s'ennuyant de ne pas prendre de poissons en cet endroit, veut jeter sa ligne plus loin, elle fait un mouvement... ce mouvement la fait glisser!... elle roule en bas et disparaît au fond de l'eau! Son frère, saisi d'effroi, se penche en avant pour rattraper sa sœur; mais lui-même, n'ayant point où se retenir, glisse après elle, et disparaît comme elle dans le fossé.

C'en était fait d'eux, ils allaient se noyer, mourir!... Mais le bon Médor avait suivi les

Il y parvint cependant.

enfants. Depuis longtemps il avait oublié le mal qu'il avait reçu, et il ne voulait point s'en venger, loin de là. Quand il vit le frère et la sœur tomber dans le fossé, il se jeta à la nage, plongea jusqu'au fond, saisit la petite fille par sa robe et la ramena avec beaucoup d'efforts jusque sur le bord du fossé. Puis il se jeta encore une fois à la nage pour sauver Jean-Michel. Le jeune garçon était plus lourd à retirer de l'eau que la petite fille; aussi le brave Médor avait-il beaucoup plus de peine à le remonter auprès de sa sœur. Il y parvint cependant, après des efforts incroyables, mais il était épuisé, hors d'haleine; il se coucha auprès des deux enfants et se mit à les lécher doucement comme pour les ranimer, car ils étaient sans connaissance.

Pendant que ces choses se passaient, la mère des deux enfants, ne sachant ce qu'ils étaient devenus, les cherchait dans la rue, les demandait aux voisins; personne ne les avait vus. Il lui vint à l'esprit qu'ils étaient peut-être allés vers le fossé, quoiqu'ils n'y allassent

jamais; elle y courut, et que devint-elle, la pauvre mère, en trouvant son fils et sa fille étendus sur l'herbe, et presque morts? En les voyant, ainsi que le brave Médor, tout mouillés et couverts de vase, elle devina le malheur qui était arrivé, et le dévouement du pauvre chien. Elle prit entre ses bras ses deux enfants, qui étaient toujours évanouis, elle les emporta, enleva leurs vêtements mouillés, et coucha ses enfants dans leurs petits lits bien chauffés.

On fit venir le médecin, et la bonne mère soigna et veilla ses enfants, en suppliant Dieu de les guérir. Ils guérirent en effet. Mais les enfants profitèrent de cette grande leçon. Jean-Michel ne fut plus ni étourdi, ni désobéissant; il ne donna plus que de bons exemples à sa sœur, qui, à son tour, imitant son frère, devint aussi sage que lui.

Quant à Médor, qui leur avait sauvé la vie, les enfants l'aimèrent avec une véritable reconnaissance. Ils eurent grand soin de lui tant qu'il vécut, et ne se permirent plus ja-

mais de faire du mal ni à lui, ni à tous ces animaux qui sont quelquefois plus généreux que les hommes.

GUSTAVE LE HAUTAIN

On m'a raconté l'histoire d'un petit garçon qui avait eu le malheur de prendre de très mauvaises habitudes, principalement celle de ne parler à personne avec politesse. Son papa et sa maman étaient fort complaisants pour lui; sa bonne lui donnait tout ce qui paraissait lui faire plaisir; mais il ne leur en savait aucun gré, et il leur parlait toujours d'un air hautain, disant : « Donnez-moi ceci! donnez-moi cela! » sans ajouter ni « s'il vous plaît », ni « merci ». On l'avait, à cause de cela, surnommé Gustave le Hautain.

Un jour, son père et sa mère étaient allés faire un petit voyage à la campagne, et Gustave était resté à la maison avec sa bonne. Après avoir beaucoup joué, il s'ennuya, et il lui prit fantaisie de regarder par la fenêtre les

personnes qui passaient dans la rue. Pour qu'il fût plus commodément, sa bonne lui apporta une chaise; mais, au lieu de remercier sa bonne, il la renvoya durement et lui dit :

« Va-t'en, je ne veux pas que tu sois dans cette chambre. »

La pauvre bonne fut très mortifiée; elle eut envie de répondre à son tour des impolitesses à Gustave; mais elle ne voulut pas se rendre coupable comme lui, et elle sortit sans rien dire.

Il fallait que ce petit Gustave fût bien hautain, en effet, et bien ingrat, pour parler ainsi à une personne qui lui rendait chaque jour des services de toutes sortes! il ne tarda pas à être sévèrement puni de sa faute.

Pendant qu'il regardait par la fenêtre, Gustave vit passer une troupe de petits garçons qui portaient un cerf-volant magnifique, haut d'un mètre. Ce cerf-volant était couvert d'un papier bleu de ciel, sur lequel on avait collé de grandes étoiles de papier doré, qui brillaient

aux rayons du soleil. Enfin on avait attaché une sonnette à la queue, et, lorsque le cerf-volant était au milieu des airs et que le vent le balançait, on entendait le bruit de la sonnette venant d'en haut comme la petite voix d'un oiseau invisible. Les jeunes garçons portaient aussi, pour retenir le cerf-volant dans l'air, une grosse pelote de ficelle. Ils étaient joyeux d'avance du plaisir qu'ils allaient avoir, et marchaient de toutes leurs forces, tant ils avaient hâte d'arriver.

Gustave eut envie de les suivre, et il leur cria : « Attendez-moi ! je vais aller avec vous ! » Ce n'était déjà pas poli de ne pas leur demander au moins s'ils le voulaient bien. Mais comme c'étaient de bons enfants, ils n'y firent pas attention, et ils lui répondirent : « Venez, si cela vous est agréable. »

Aussitôt Gustave saute par la fenêtre, qui n'était pas très élevée au-dessus du sol de la rue, et, sans demander permission à sa bonne, sans même la prévenir qu'il sort, il court avec les jeunes garçons vers la campagne.

Ils marchèrent longtemps à travers de petits chemins que Gustave ne connaissait pas, et ils arrivèrent enfin dans une prairie très grande,

très vaste, dont l'herbe avait été coupée et dans laquelle il était commode de lancer un cerf-volant. « Halte-là! mes amis, dit le petit garçon à qui appartenait le cerf-volant, nous serons bien ici pour le lancer. »

Déjà la pelote de ficelle était en partie dé-

roulée, quand Gustave s'approcha de celui qui la tenait, et lui dit :

« Donne-moi cela, je veux lancer le cerf-volant.

— Ho, ho! dit le petit garçon, tu n'es guère poli, toi; dis donc au moins : *s'il te plaît.*

— Je ne veux pas le dire, répondit Gustave le Hautain.

— Eh bien, comme tu voudras, mais je ne prête pas mon cerf-volant à ceux qui parlent impoliment comme toi.

— Et si je veux que tu me le prêtes, moi! dit Gustave.

— Et si je ne veux pas te le prêter, moi! répondit le petit garçon.

— Je suis le maître, reprit Gustave, et je veux l'avoir.

— Tu n'es pas le maître de mon cerf-volant, dit le petit garçon, puisqu'il est à moi. C'est moi qui l'ai fait; c'est papa qui m'a donné tout ce qu'il fallait : les baguettes, le papier, la colle, le fil; je suis donc libre d'en faire ce que je veux, et je le prête à mes

amis, qui parlent comme il faut. Quant à toi, puisque tu es un mal-appris, tu n'as qu'à t'en aller, car je ne te le prêterai pas.

— Ah! tu ne me le prêteras pas, s'écrie le Hautain, tout rouge de colère, attends, tu vas me le payer! »

En disant cela, il se jette sur le cerf-volant et le défonce à coups de pied. Le pauvre enfant auquel il appartenait, saisi d'étonnement et de chagrin, se mit à pleurer; et Gustave, peureux comme on l'est lorsqu'on a fait une mauvaise action, s'enfuit à toutes jambes sans regarder de quel côté il allait. Tous les autres petits garçons furent bien désappointés de voir ainsi perdu le plaisir qu'ils avaient espéré. Mais comme ils étaient doux et qu'ils ne rendaient jamais le mal pour le mal, ils ne voulurent pas poursuivre Gustave; ils consolèrent du mieux qu'ils purent leur petit camarade, et s'en revinrent tristement chez eux, en se disant : « Nous aimons encore mieux endurer cette méchante action que de l'avoir nous-mêmes commise. »

Cependant Gustave le Hautain avait couru si fort et si longtemps, que, lorsqu'il s'arrêta, il s'aperçut qu'il était très éloigné de la ville. Pour s'en retourner chez lui, il ne savait plus quelle route prendre. Il vit à ce moment un vieillard occupé à couper ses blés dans un champ; Gustave le Hautain s'approcha de lui, et, toujours avec son air d'insolence, lui dit :

« Hé! bonhomme, dites-moi par où il faut que j'aille pour rentrer à la ville?

— Cherchez votre chemin, mon petit monsieur, lui répondit le vieillard, vous n'êtes pas assez poli pour que je vous l'indique.

— Eh bien, dit Gustave, un autre me l'indiquera.

— Je ne le crois pas, reprit le vieillard, à moins que vous ne le demandiez sur un autre ton. »

Le petit Hautain se remit en route; mais comme il avait déjà beaucoup marché et qu'il faisait chaud, puisqu'on était au temps de la moisson, il était fatigué, et surtout il avait

soif. Il s'approcha d'une petite maisonnette, au moment où la fermière venait de traire sa vache et rapportait un grand pot rempli de lait.

« Hé! la femme, cria Gustave, j'ai soif, donnez-moi de ce lait!

— Hé! mon petit monsieur, répondit la fermière en se moquant de lui, quand vous aurez appris à parler poliment, vous viendrez m'en demander; en attendant, buvez dans le fossé.

— Mais j'ai de argent pour vous payer, dit Gustave.

— L'argent n'est pas tout, répondit la fermière, il faut aussi de la politesse, et vous n'en avez pas. »

Et la fermière rentra chez elle en fermant sa porte.

Gustave comprit en ce moment que les gens impolis rencontrent peu de personnes disposées à leur rendre service, et il commença à se repentir de la mauvaise habitude qu'il avait prise. Il pensa à sa mère, à son père,

à sa pauvre bonne, pour lesquels il avait été tant de fois insolent, il eut bien envie de se corriger.

Cependant il sentit que cela lui serait difficile, car les habitudes tiennent souvent plus qu'on ne voudrait, et c'est pour cela que nous devons tant faire attention à n'en prendre jamais que de bonnes.

Gustave continua de marcher, et, comme on ne lui avait pas indiqué son chemin, il ne pouvait venir à bout de le retrouver. Le soir était venu, on ne voyait plus le soleil, la nuit remplaçait le jour, et Gustave commençait à craindre d'être obligé de coucher sur la route. Il était bien las; les pieds lui faisaient mal; il ne pouvait plus marcher. Il ôta ses souliers, s'assit tristement sur un monceau de pierres, se mit à réfléchir sur toutes les mauvaises actions qu'il avait commises dans cette journée, et il ne put s'empêcher de voir que c'était par sa faute qu'il se trouvait dans cette pénible situation. Cette pensée augmenta encore son repentir. Il se rappela que sa bonne lui

disait souvent : *Gustave, mon ami, si vous ne vous corrigez pas, il vous arrivera malheur!* « Ah! disait-il en sanglotant, tu avais raison, ma bonne, il m'est arrivé malheur! mais que Dieu veuille me pardonner, car je ne recommencerai jamais! »

Au même moment, Gustave entendit sur la route, bien au loin, un bruit de sonnettes et de grelots; il se leva de son monceau de pierres, et s'avança du côté d'où venait le bruit. A mesure qu'il avançait, il lui semblait que le bruit de sonnettes s'approchait, mais il ne voyait rien encore, car la nuit était tout à fait venue. Enfin, il aperçut au milieu de la route une petite lumière semblable à une étoile; il ne savait ce que ce pouvait être; mais il se dit : « Je vais aller voir; » et il marcha plus vite. Il commença à entendre un homme qui chantait, puis il distingua aussi des pas de chevaux sur les cailloux du grand chemin, puis les claquements d'un fouet, et Gustave jugea que c'était un roulier qui conduisait sa charrette. « Allons, dit-il, je vais encore deman-

der ma route à celui-là, et je vais faire mon possible pour lui parler bien poliment. »

Gustave ne s'était pas trompé, c'était un roulier qui avait voyagé toute la journée et qui revenait à la ville; il avait allumé la lanterne de sa charrette pour éclairer sa route, et c'était là cette petite lumière que Gustave avait aperçue de bien loin. Il marcha au-devant du roulier et lui dit avec autant de politesse qu'il put :

« Monsieur, voulez-vous, s'il vous plaît, m'indiquer mon chemin pour retourner à la ville?

— Oui-dà, mon petit monsieur, répondit le roulier; mais, quoiqu'il fasse bien sombre, il me semble que pour me parler vous n'avez pas ôté votre chapeau; je suis pourtant le plus vieux, et vous devez me saluer le premier. »

En effet, Gustave était si peu accoutumé à être poli, qu'il n'avait pas su l'être complètement; il se découvrit bien vite, et dit au roulier : « Pardon, monsieur, je l'avais oublié.

— A la bonne heure, dit le roulier, qui à son tour souleva un peu son bonnet de coton bleu; mais, dites-moi, mon garçon, pourquoi êtes-vous si tard dans les chemins? vous m'avez tout l'air d'un petit vagabond, si même vous n'êtes un apprenti voleur qui se sauve des gendarmes! »

Gustave rougit jusqu'aux oreilles d'être pris pour ce qu'il n'était pas; mais, n'osant pas avouer toutes ses fautes, il dit seulement : « Je vous assure, monsieur, que je ne suis pas un voleur; j'ai eu le tort de courir seul toute l'après-midi par des chemins que je ne connais pas, et maintenant je suis égaré.

— Si vous marchez depuis si longtemps, vous devez être las, lui dit le roulier.

— Oh oui, monsieur, répondit Gustave, qui faisait une grande attention à être tout à fait poli.

— Eh bien, attendez, lui dit le roulier, je vais vous monter sur ma charrette, je retourne moi-même à la ville, et je vous y conduirai. »

Gustave fut extrêmement content, et il remercia le roulier, qui lui fit de sa limousine un coussin sur lequel il s'assit commodément; après quoi, le roulier se remit à marcher à côté de ses chevaux, en fumant sa pipe pour se désennuyer. Quelques moments après, il voulut parler à Gustave, mais Gustave ne lui répondit pas. Le roulier s'approcha : il vit l'enfant couché de tout son long dans la charrette et ne faisant plus un seul mouvement. Le roulier crut d'abord qu'il dormait, mais, en le regardant mieux, il s'aperçut qu'il était évanoui. « Pauvre enfant! dit le roulier, il n'a peut-être pas mangé de la journée. Heureusement j'ai du vin dans ma gourde, je vais lui en faire boire un peu, cela va le ranimer. Quel bonheur que je me sois trouvé là! Sans moi, il aurait pu mourir!... » En disant ceci, le brave homme monta auprès de Gustave, lui souleva la tête et lui versa dans la bouche quelques gouttes de vin. Gustave rouvrit bientôt les yeux et parut revenir un peu à la vie.

Attendez, lui dit le roulier, je vais vous monter sur ma charrette.

« Allons, mon petit ami, lui dit le bon roulier, vous ne mourrez pas encore cette fois; prenez courage, mais n'allez plus courir si loin. Je vais vous conduire jusque chez vos parents, et demain il n'y paraîtra plus.

— Merci, monsieur, dit Gustave, merci!... Je leur demanderai pardon à tous! » Le roulier, qui ne connaissait pas les défauts de Gustave, ne comprit pas ce que ces paroles voulaient dire. Il reconduisit l'enfant jusqu'à sa porte. Le papa et la maman étaient, ainsi que la bonne, malades d'inquiétude. Mais, lorsqu'ils virent leur enfant retrouvé, ils furent pénétrés de la plus vive joie. Ils remercièrent le bon roulier, ils voulurent même lui faire cadeau d'une pièce de vingt francs; mais le roulier ne voulut point la recevoir : il répondit aux parents qu'il avait rendu ce service sans calcul, et il assura qu'on est si heureux de pouvoir faire le bien, qu'on n'a besoin d'aucune autre récompense. Il avait raison, et d'ailleurs, qu'avait-il besoin qu'on lui *donnât* de l'argent, lui qui savait en *gagner*?...

Gustave était encore trop faible pour parler. On lui fit manger une petite soupe au lait, puis on alla le mettre au lit.

Le lendemain matin, pendant que son papa et sa maman étaient à déjeuner, il vint leur dire en baissant les yeux : « J'ai été bien souvent désobéissant et impoli envers vous, mes bons parents, et envers toi, ma bonne; vous m'aimez tant, vous avez tant de complaisance pour moi, et par ma mauvaise habitude je vous ai fait si souvent de la peine! Mais je viens vous en demander pardon, et vous promettre que je ne recommencerai plus de ma vie. »

Tout le monde eut la bonté de lui pardonner. Et comme, à partir de ce jour, il tint sa promesse et n'offensa plus personne, à partir de ce jour aussi chacun l'aima de plus en plus.

LE BERGER MENTEUR

Il était une fois trois petits bergers qui avaient à garder trois troupeaux; l'un des bergers s'appelait Pierre, l'autre s'appelait Jean, et le troisième Marcellin. Pierre était le plus fort, Jean était le plus sage, et Marcellin le plus joli. Marcellin avait une veste blanche et un grand chapeau de paille entouré d'une guirlande de pâquerettes; il avait aussi un agneau chéri, blanc comme la neige, qu'il aimait et soignait tendrement. Marcellin avait attaché au cou de cet agneau un collier avec trois grelots, et il le tenait par un beau ruban rouge. Ces trois petits bergers conduisaient leurs troupeaux de moutons dans une forêt pour les y faire paître. Savez-vous ce que c'est que faire paître les troupeaux? C'est leur faire manger l'herbe dans les prés ou

la bruyère dans les bois. Ainsi nos trois petits bergers, pour faire paître leurs troupeaux, les conduisaient dans un grand bois. Quand les trois jeunes bergers furent au moment d'entrer dans la forêt avec leurs troupeaux, Pierre, qui était le plus fort, dit aux autres :

« Nous ferons bien de ne pas aller tous les trois au même pâturage; toi, Jean, va du côté droit de la forêt; toi, Marcellin, va du côté gauche, et moi j'irai au milieu.

— Mais, dit Jean, qui était le plus sage, s'il vient des loups attaquer nos troupeaux, comment pourrons-nous les défendre, si nous sommes séparés?

— Écoutez, répondit Marcellin, je vais vous le dire; si l'un de nous trois est attaqué, qu'il crie : *Au loup!* assez haut pour que les autres l'entendent, et aussitôt ils accourront à son aide. »

Les bergers trouvèrent cet arrangement bon, et, après qu'ils se furent bien promis tous les trois de courir chacun au secours

de celui qui appellerait, ils se séparèrent. Jean conduisit son troupeau du côté droit, Marcellin conduisit son troupeau du côté gauche, et Pierre fit paître le sien au milieu.

Quand Marcellin fut arrivé à une clairière, il arrêta ses moutons. Une clairière, dans une forêt, c'est un endroit où les arbres sont moins rapprochés les uns des autres, où l'on voit mieux le ciel entre leurs cimes, et où l'on peut marcher plus à l'aise entre leurs troncs.

Comme il y a plus d'air et de lumière dans les clairières, l'herbe y pousse davantage. Marcellin arrêta son troupeau dans celle-ci pour le laisser paître; ensuite il alla s'asseoir au pied d'un arbre, et se mit à jouer avec son agneau chéri. Comme le petit berger était assis à terre, l'agneau vit sur son chapeau de paille la guirlande de pâquerettes, il voulut la brouter comme de l'herbe. « Attends, attends, mon doux agneau, lui dit Marcellin, je vais t'en faire une; ne mange pas la mienne. » Alors Marcellin cueillit tout ce qu'il put trouver de fleurs des bois : de la bruyère avec ses jolies

petites grappes rouges, du genêt avec ses belles fleurs jaunes, et des roses sauvages, et de la marjolaine, et de petites marcottes de chêne, si jeunes, qu'elles étaient encore toutes roses et qu'elles paraissaient faites de velours. Avec tout ce qu'il put cueillir, Marcellin tressa une guirlande, il en fit un collier à son agneau, puis il le prit dans ses bras et se mit à le caresser doucement.

Après quelques instants, l'agneau s'échappa, courut rejoindre sa mère, et se mit à paître à côté d'elle. Alors Marcellin, ne s'occupant plus, commença à s'ennuyer; il s'ennuyait, car il n'avait rien à faire; son chien était si vigilant, si laborieux, qu'il gardait les moutons à lui tout seul. Si Marcellin avait su lire, il aurait pu étudier tout en surveillant son troupeau; mais dans ce temps-là il y avait peu d'écoles, et beaucoup de pauvres enfants ne pouvaient rien apprendre. Marcellin restait donc dans l'oisiveté, c'est-à-dire ne faisait rien; et, comme l'oisiveté produit toutes sortes de maux, il vint à Marcellin une mauvaise pensée. « Il faut que

je m'amuse, dit-il, il faut que je m'amuse à tromper mes camarades ; je vais crier : *Au loup!* et, s'ils accourent, je vais joliment me moquer d'eux. » Il se tourna aussitôt du côté de la forêt où étaient les autres bergers, et il cria de toute sa force : « Au loup! au loup!... »

Jean et Pierre, à ces cris, s'imaginèrent qu'en effet un loup s'était jeté sur le troupeau de Marcellin, et les voilà qui accourent chacun de son côté au secours de Marcellin, abandonnant leurs propres troupeaux à la seule garde de leurs chiens. Quand ils arrivèrent auprès de Marcellin, ils étaient si essoufflés, qu'ils pouvaient à peine parler, mais ils ne virent point de loup, ils ne virent que les moutons qui paissaient tranquillement, et Marcellin qui partit d'un grand éclat de rire en les voyant si crédules. Il riait et il frappait dans ses mains, et il dansait, joyeux d'avoir pu les tromper.

Les deux bergers ne riaient pas, eux, et ils dirent à Marcellin : « Où donc est le loup qui t'a fait crier si fort? » Marcellin ne leur ré-

pondit qu'en recommençant à se moquer d'eux, à les railler, et en leur disant qu'ils étaient de grands nigauds de s'être laissé duper ainsi; puis il se remit encore à rire.

Marcellin n'était plus joli du tout dans ce moment-là. Les défauts, qui enlaidissent l'âme, enlaidissent aussi le visage, et, bien que Marcellin n'eût encore jamais menti, cette première faute avait seule suffi pour lui donner un air qui effaçait toute sa gentillesse.

« Ah! tu nous trompes! lui dit Pierre; tu nous trompes, et tu n'as pas honte de mentir! Eh bien, souviens-toi que désormais *nous ne croirons plus à tes paroles!* » Et les deux bergers s'en retournèrent, craignant que les loups ne fussent venus attaquer leurs troupeaux pendant leur absence. Heureusement ils n'étaient point venus, et les brebis étaient restées en paix sous la garde de leurs chiens protecteurs.

C'est bien mal à Marcellin, n'est-ce pas, non seulement de s'être ainsi moqué de ses bons camarades, si dévoués pour lui, mais

encore d'avoir fait un *mensonge?*... Écoutez comme il en fut bientôt puni.

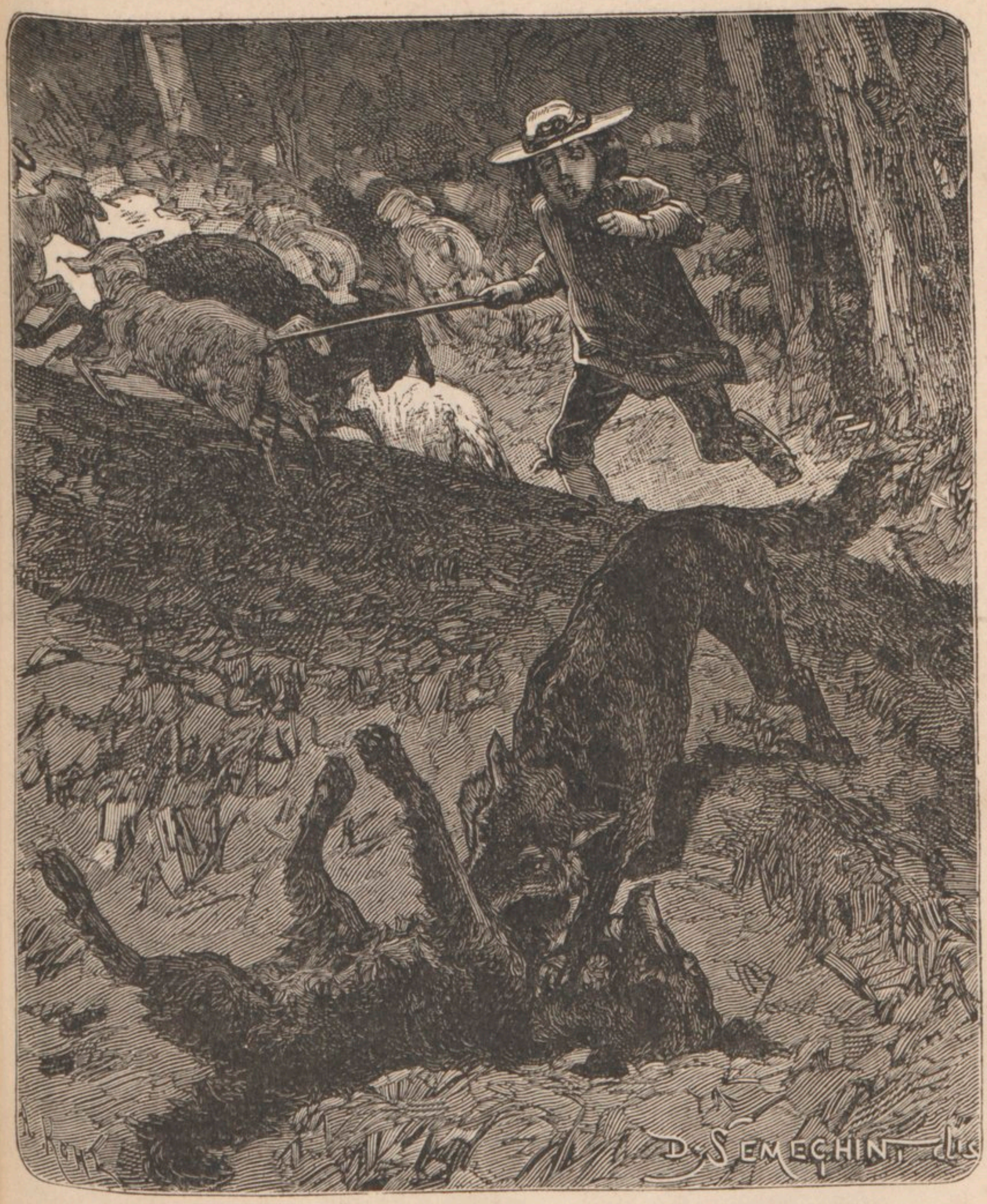
Les deux bergers étaient à peine partis, et Marcellin riait encore du méchant tour qu'il venait de leur jouer, lorsqu'il entendit à travers les arbres un bruit léger, comme celui que fait un animal en marchant sur des feuilles. Il regarda du côté d'où venait ce bruit, il ne vit rien; il pensa que c'était peut-être une de ses brebis qui, en paissant, s'était écartée du troupeau; il les compta, mais elles y étaient toutes; il n'en manquait pas une.

Marcellin ne riait plus, il commençait à avoir peur; il appela son chien; mais il le vit arrêté, immobile, qui regardait fixement du côté où on entendait le bruit. Le chien avait à ce moment les oreilles dressées, les narines ouvertes, la queue entre les jambes, le poil tout hérissé, et il grondait sourdement dans sa poitrine, comme font les chiens quand ils sont sur le point de se battre.

Marcellin eut tout à fait peur, et il se mit à crier tout de bon : « Au loup! » A peine a-t-il

jeté ce cri, qu'un loup énorme s'élance d'un saut au milieu du troupeau. Le chien courageux s'élance à son tour sur le loup pour défendre les moutons, mais le loup se tourne contre le chien, le mord, et voilà les deux animaux qui se battent, se renversent et se mettent en sang. Malheureusement le loup était le plus fort : il étend le chien sous lui, et, le prenant à la gorge, il l'étrangle sur place. Marcellin, pendant cette lutte, cherchait à défendre son chien et criait le plus haut qu'il pouvait : « Au loup! au loup! au loup!... » Mais personne ne venait. Les bergers l'entendaient bien, mais ils ne croyaient pas qu'il y eût un loup; ils s'imaginaient que Marcellin les trompait encore.

Lorsque le loup eut étranglé le pauvre chien, il attaqua les brebis. Marcellin voulait en vain les défendre, le loup était le plus fort. Tout à coup il aperçoit l'agneau chéri, celui qui avait une guirlande de fleurettes; il s'élance sur lui. A ce dernier malheur, Marcellin pousse un cri de désespoir et fait les plus



Il l'étrangle sur place.

grands efforts pour sauver la vie à son cher agneau ; impossible ! Le loup ne lâchait l'agneau que pour mordre le berger. Enfin, comme le loup était le plus fort, Marcellin ne put reprendre son agneau, et le loup l'emporta dans le fond de la forêt, malgré les tristes bêlements de la pauvre petite bête.

En voyant ses plus belles brebis mortes et son agneau perdu, Marcellin pleurait à chaudes larmes. Il avait eu bien des blessures lui-même, mais ce n'était pas là ce qui le faisait pleurer.

Il eût bien consenti à souffrir davantage pour qu'un aussi grand malheur ne fût pas arrivé à ses moutons, à son agneau surtout ! Enfin il rassembla ce qui lui restait de son pauvre troupeau dispersé et effarouché ; il prit dans ses bras le corps de son chien, et il s'en revint ainsi bien tristement jusqu'à l'endroit où les deux bergers, avec leurs troupeaux, l'attendaient déjà pour revenir à la bergerie.

Lorsque Pierre et Jean virent paraître Marcellin ayant sa veste déchirée et salie, les bras

et le visage couverts de morsures, ils ressentirent tout à coup la plus grande pitié. « Quoi! lui dirent-ils, tu as donc été véritablement attaqué par un loup? — Voyez, répondit Marcellin, voyez! il a étranglé mon chien fidèle, il a étranglé mes plus belles brebis et il emporte mon agneau! » Et le petit berger se remit à pleurer amèrement.

Les deux autres bergers pleurèrent aussi; car c'étaient de bons enfants qui s'aimaient comme des frères. « Ah! lui disait Jean, si tu ne nous avais point trompés une première fois, nous aurions couru à ton aide. Mais on ne peut plus croire à la parole de celui qui a menti! » Marcellin comprit combien il avait eu tort de mentir, et il promit à ses amis, et à Dieu qui l'entendait, que jamais il ne mentirait plus, ni pour s'amuser, ni autrement.

A peine Marcellin avait-il fait cette promesse, que tout à coup les trois bergers virent paraître devant eux un vieillard qui avait une barbe blanche, un bâton noir, et qui était tout courbé, ployé en deux, comme un homme

qui a beaucoup travaillé pendant le cours d'une longue vie. Les bergers furent très étonnés. Ils se regardèrent sans oser dire un mot, car ils n'avaient point entendu le vieillard s'approcher et ne savaient de quel côté il était venu.

Cependant le vieillard les regardait avec beaucoup de bonté, comme on regarde les personnes auxquelles on veut rendre service. Il leur dit enfin d'une voix bien douce : « Enfants, les vieillards sont sages : écoutez-moi. Les loups sont cruels et nombreux; vous ne pourrez les éviter; sachez les vaincre. Faites paître vos troupeaux dans le même lieu; de cette manière vous ne vous séparerez plus, et vous serez toujours trois à l'heure du danger. » Les bergers trouvèrent que le vieillard leur donnait un bon conseil; ils le suivirent et firent bien. Ils rapprochèrent leurs trois troupeaux, et toutes les fois que les loups vinrent dans la suite pour attaquer les brebis, les loups furent battus et chassés avant d'avoir pu seulement attaquer un troupeau; il y avait

alors pour le défendre trois bergers et trois chiens; et ainsi réunis, les bergers et les chiens étaient bien plus forts que s'ils eussent été séparés : car l'union fait la force.

JEANNETTE LA FRIVOLE

Il était une fois un bon laboureur, qui habitait, avec sa femme et sa famille, une petite maisonnette blanche au milieu des champs. Ce bon laboureur était très pauvre; sa femme était malade depuis bien longtemps, et il avait fallu vendre presque tous les meubles de la maison pour payer le médecin et les remèdes. Il ne restait plus que deux vaches, qui étaient la seule richesse de la famille; avec leur lait on faisait du beurre, des fromages, et on allait vendre le tout au marché pour se procurer un peu d'argent.

Mais, pour avoir du lait, il fallait nourrir les vaches. Le laboureur travaillait toute la journée dans les champs; sa pauvre femme ne pouvait plus sortir de son lit; c'est pourquoi le père dit un jour à sa fille : « Ma petite Jean-

nette, nous avons besoin de toi ; sors les vaches de l'étable, et mène-les au bois. Tu es encore jeune, mon enfant, mais le malheur fait venir la raison ; va donc où je t'envoie, et comme nous n'avons plus de ressource que nos deux vaches, garde-les bien soigneusement.

— Soyez tranquille, mon bon père, répondit Jeannette, je vous promets de faire si bien mon devoir, que vous serez content de moi.

— C'est bien, ma fille, que Dieu t'entende et te bénisse. »

Et le père, mettant sa bêche sur son épaule, embrassa tendrement sa fille et partit pour les champs.

Alors Jeannette prit sa quenouille, mit dans son panier un morceau de pain pour son dîner, embrassa sa pauvre mère, et se mit en route avec ses vaches pour les conduire au bois. Comme elle partait, l'horloge du village sonnait sept heures.

Malheureusement Jeannette avait un grand défaut : c'était de s'amuser de tout ce qu'elle

voyait, et de s'arrêter aux moindres choses ; elle n'allait jamais droit son chemin ; elle mettait plus de temps qu'il n'en fallait à tout ce qu'elle faisait. Ce défaut ne paraît rien, mais il peut causer les plus grands malheurs ; vous allez voir.

Il fallait passer par trois chemins pour arriver dans le bois où Jeannette menait paître ses vaches. En passant dans le premier chemin, Jeannette aperçut un petit oiseau qui avait la tête noire, le ventre blanc et les ailes grises ; ce petit oiseau voltigeait à droite, à gauche, faisait courir ses pattes sur la terre, becquetait des brins d'herbe tendre, et faisait tout cela très vivement, comme on fait lorsqu'on est pressé.

Jeannette trouva l'oiseau si joli, qu'elle eut envie de causer avec lui.

« Bel oiseau, comment t'appelles-tu ? lui dit-elle en s'arrêtant.

— Bergeronnette, répondit l'oiseau sans s'arrêter.

— Bergeronnette, que tu es bien faite, et

que tes couleurs sont douces! qui donc t'a créée si jolie ?

— C'est Dieu qui m'a faite ce que je suis, répondit la bergeronnette en becquetant toujours des brins d'herbe et des brins de paille.

— Bergeronnette, que tu marches vite, que fais-tu donc ?

— Je fais le travail que Dieu m'a donné.

— Bergeronnette, où demeures-tu ?

— Je ne le dis à personne, de peur que les chats ne l'entendent.

— Gentille Bergeronnette, veux-tu venir avec moi ?

— Nenni ! répondit l'oiseau, je suis pressée, adieu ! Ménage le temps et veille à ton ouvrage ! » En disant ces sages paroles, la petite bergeronnette s'envola et disparut dans les branches d'un gros pommier.

Jeannette reprit son panier et s'en alla, réfléchissant au conseil de la bergeronnette. A ce moment, elle entendit sonner l'horloge ; elle compta les coups : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit! C'était huit heures! Il y

avait une heure qu'elle était partie, et elle n'était encore qu'au premier chemin! Elle rougit en songeant à ce qu'elle avait promis à son père, et elle fit courir ses vaches pour rattraper le temps perdu; mais, hélas! le temps perdu ne se rattrape jamais!

Lorsque Jeannette fut arrivée au second chemin, elle était si essoufflée, qu'elle fut obligée de s'arrêter encore, et cela était loin de l'avancer; elle eût mieux fait de ne point courir, mais aussi de ne point s'amuser. Dans ce second chemin, il y avait des violettes, des pâquerettes, des boutons d'or. Jeannette oublia bien vite qu'elle était en retard, et se mit à cueillir ces petites fleurs. Sur une pâquerette, il y avait un papillon dont les ailes étaient bleues. Jeannette voulut le prendre, mais, comme il voltigeait sur toutes les fleurs, Jeannette perdit encore beaucoup de temps à courir après lui. Un monsieur qui allait à la chasse étant venu à passer avec ses chiens, fit peur au papillon; il s'envola par-dessus la haie, et la petite fille n'eut rien du tout.

Elle reprit son panier pour continuer sa route; mais son panier était vide. Les chiens du monsieur, ayant faim sans doute, avaient, en passant, mangé le dîner de Jeannette. En voyant qu'elle allait être obligée de se passer de dîner, Jeannette regretta son pain, elle aurait volontiers pleuré... « Pourtant, se dit-elle, c'est ma faute... Si je ne m'étais pas amusée à cueillir ces petits bouquets... » Et l'horloge du village sonna de nouveau : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf... Il y avait deux heures qu'elle était partie et elle n'était encore qu'au deuxième chemin !...

Cependant les vaches avaient faim. L'herbe qu'elles mangeaient ne les satisfaisait pas ; elles étaient pressées d'arriver dans un pâturage; mais, comme elles ne savaient pas où on les conduisait, elles allaient de tous côtés, au risque de se perdre. Les vaches perdues !... Il n'aurait plus fallu que ce malheur aux pauvres parents de Jeannette.

« Allons, allons! se dit la petite fille, je ne m'amuserai plus, je veux décidément devenir

aussi raisonnable que je l'ai promis à mon père. »

En disant ces paroles, elle toucha ses vaches et les fit avancer.

Cela allait bien depuis un quart d'heure, Jeannette arrivait dans le troisième chemin, lorsqu'elle rencontra un jeune garçon qui portait un singe sur son épaule et une vielle suspendue à son cou. Le singe avait l'air très malin ; il était habillé d'une culotte rouge, d'un habit bleu avec des épaulettes d'argent, et coiffé d'un chapeau à plumes comme un général.

« Oh! le joli petit singe! s'écria Jeannette, qu'il est joli! qu'il est éveillé! Danse-t-il, ton singe? Oh! je t'en prie, je t'en prie, fais-le danser!

— Que me donneras-tu? dit le maître du singe.

— Hélas! répondit Jeannette, je n'ai rien...

— Alors je vais le faire danser uniquement pour te faire plaisir, » dit gaiement le maître du singe ; et, le faisant descendre de dessus

son épaule, il dit : « Allons, Jocko ! salue la compagnie et danse-nous la gavotte. » Puis, le maître commençant à jouer de la vielle, le petit singe se mit à danser, à sauter, à faire les cabrioles les plus drôles. Jeannette riait aux éclats de le voir se démener ainsi. Elle oublia ses vaches, et elle demanda au joueur de vielle de vouloir aussi la faire danser.

« Je le veux bien, » répondit le musicien.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Jeannette pose sa quenouille à terre, et la voilà qui danse avec le singe au son de la vielle, de la manière la plus folle et la plus comique. Jamais Jeannette n'avait eu autant de plaisir ; elle chantait ! elle riait ! quand tout à coup le joueur de vielle cessa de jouer, et s'écria en regardant quelque chose en l'air : « Oh, oh ! maître corbeau ! Ah ! maître voleur ! Jeannette, Jeannette, regarde donc ! il emporte ta filasse ; il veut se filer des chemises, ou bien faire un nid pour ses petits !... »

Jeannette regarde... En effet, elle voit un gros corbeau qui s'envolait, emportant la

La voilà qui danse.

filasse de sa quenouille! il n'avait laissé que le bâton. « Ma quenouille! lui cria Jeannette, ma quenouille! Méchant corbeau, jette-moi ma quenouille! » Mais le corbeau se moquait bien de Jeannette, il continuait de s'envoler à perte de vue. Jeannette se mit à pleurer; puis tout à coup s'apercevant que ses vaches n'étaient plus là :

« Mes vaches! s'écria-t-elle, mes deux vaches! où sont-elles?

— Tes vaches?... dit le joueur de vielle, il y a longtemps qu'elles sont parties; et si elles ont toujours couru, je te réponds qu'elles sont bien loin.

— Hélas, hélas! que vais-je devenir? reprit Jeannette en pleurant aussi fort qu'elle riait tout à l'heure; ces deux vaches étaient notre unique ressource; mon père me les avait confiées. Hélas, hélas! qui me les rendra? »

Et elle courut dans tous les chemins, appelant les vaches avec de grands cris; mais elle ne les retrouva point.

Parce qu'elle n'avait point connu le prix

du temps, son dîner avait été mangé par des chiens, un corbeau avait emporté sa quenouille et les deux vaches étaient perdues.

LE NOBLE JULIEN

I

Il y avait une fois une pauvre femme qui avait deux garçons et une petite fille ; elle était seule à gagner de quoi les nourrir et les élever, car elle était *veuve;* cela veut dire que son mari était mort. Un jour, son mari, le père de ses petits enfants, avait eu le malheur de s'amuser dans un cabaret, et il avait bu tant de vin, qu'il était devenu ivre. Vous savez, mes enfants, que lorsqu'un homme est ivre, il n'a plus de raison et ne sait plus ce qu'il fait. Le mari de la pauvre femme, s'étant donc enivré, chercha dispute à un autre homme et le battit : mais, comme cet autre homme ne savait pas qu'il faut pardonner, il rendit le mal pour le mal, et le rendit si fort, qu'il tua l'homme ivre

du premier coup. C'est ainsi que la pauvre femme était devenue veuve et qu'elle se trouvait seule, depuis ce malheur, pour élever sa famille.

Les trois enfants et la mère, cela faisait quatre personnes auxquelles il fallait, tous les jours, du pain pour manger, du bois pour le feu, des robes et des pantalons pour s'habiller, des sabots pour ne pas aller nu-pieds; et pour acheter tout cela, il fallait de l'argent. Comment donc faire pour se procurer de l'argent, quand on n'en a pas? Il faut travailler, oui, mes chers amis, il faut travailler tous! chacun selon sa place et selon son savoir : le travail est un devoir pour tout le monde!

La pauvre femme se mit donc à travailler, pour gagner de l'argent. Elle cousait des blouses pour les marchands; elle tricotait des bas; elle filait aussi quelquefois, car elle avait eu le bonheur d'apprendre bien des choses quand elle était petite fille. Enfin elle était si laborieuse, qu'elle faisait tous les ouvrages

possibles, et qu'elle se levait dès quatre heures du matin pour travailler. Puis, quand la nuit était venue, elle allumait sa chandelle et se

remettait au travail, après que ses enfants étaient couchés.

Malheureusement cette courageuse mère devint malade, et, après avoir eu plusieurs grandes fièvres, elle finit par mourir.

Son âme alla vers Dieu, qui l'avait créée et

qui appelle à lui les âmes de tous ceux qui ont fait le bien sur la terre, pour les récompenser dans le ciel.

Voilà donc les pauvres enfants devenus complètement orphelins, puisqu'ils n'avaient plus ni leur père, ni leur mère ; ils avaient une peine profonde ; ils pleuraient, car ils aimaient leur mère autant qu'ils devaient l'aimer, et ils savaient bien qu'ils ne pourraient plus en ce monde la revoir ni l'embrasser. « Ah ! disait Julien, qui était l'aîné et qui avait dix ans, ah, ma mère ! puisque tu n'es plus près de nous, veille sur nous, bénis-nous et fais-nous trouver quelque moyen honorable de gagner notre vie, comme des enfants honnêtes, dignes de toi, et capables d'élever notre petite sœur, puisque maintenant il n'y a plus que nous pour prendre soin d'elle ! »

L'autre frère s'appelait Henri. Il avait sept ans; il dit à Julien : « Tu demandes quelque moyen honorable de gagner notre vie; que veux-tu donc faire?

— Je veux travailler, répondit Julien.

— Travailler ! dit Henri, est-ce que nous ne sommes pas trop jeunes pour travailler ?

— Oh! reprit Julien, nous trouverons de petits ouvrages qui ne nous fatigueront pas.

— Lesquels donc? demanda Henri.

— Je ne sais pas encore, répondit Julien, je verrai. J'irai demander à M. Fourché s'il veut bien me prendre, pour travailler à sa fabrique de couvertures, comme il a pris le petit Lafrance; ou bien je filerai de l'étoupe; j'ai vu comment on fait, et le soir, quand tu reviendras de l'école, je t'apprendrai à filer aussi.

— Oh! moi, je ne travaillerai pas, dit Henri.

— Comment, mon frère, reprit Julien, tu ne travailleras pas? Pourquoi donc?

— Parce que je ne veux pas, répondit Henri.

— Et pourquoi ne veux-tu pas?

— Parce que je suis trop jeune et que ça me lasserait.

— Eh bien, lui dit Julien, si tu n'es pas

assez fort pour filer, tu dévideras des *trames*[1].

— Non, ça m'ennuierait.

— Eh bien, tu es assez grand pour cirer des souliers : tu prendras notre cirage et nos brosses, et tu iras sur la place décrotter les passants, qui te payeront un sou.

— Comment, tu veux que je me fasse décrotteur ?

— Et pourquoi pas ? dit Julien.

— J'aurais honte ! reprit Henri.

— Honte ! ah ! mon frère, il faut avoir honte d'être fainéant, mais il ne faut jamais avoir honte de travailler.

— Eh bien, dit Henri, je ne veux cependant pas travailler, parce que cela me ferait mourir, comme notre mère.

— Si notre pauvre mère est morte, répondit l'excellent petit Julien, c'est qu'elle a travaillé *trop*. Mais, sans travailler trop, nous devons

1. *Trame*, bobine de fil qui se place dans la *navette* du tisserand.

tous travailler *assez*, notre mère nous l'a dit souvent.

— C'est égal, continua Henri, je ne veux travailler que lorsque je serai grand.

— Et, pendant que tu es petit, qui donc te nourrira? demanda Julien.

— Eh bien, tu me donneras de ton pain, répondit Henri, puisque tu veux travailler, toi.

— Oui, dit Julien, qui avait bon cœur ; mais je ne gagnerai peut-être pas assez pour nourrir toi et moi, et notre petite sœur qui est trop petite pour rien faire.

— Eh bien, dit Henri, j'irai demander la charité!

— Ah! mon frère, s'écria Julien en rougissant rien que d'y penser; ah! mon frère, tu veux te faire mendiant!... Et tu n'aurais pas honte de cela?

— Hé! pourquoi donc aurais-je honte, puisque nous sommes très pauvres? Je dirai aux passants que notre mère est morte, que nous sommes trois orphelins; cela leur fera pitié, et ils me donneront des sous.

— Et moi, s'écria Julien dans une grande indignation, et moi, je ne voudrais pas d'un argent que je n'aurais pas gagné! Je mourrais de honte, si j'avais eu le malheur de demander l'aumône, quand je puis avoir du travail. Je rougirais de faire pitié aux passants. J'aime mieux qu'on dise : « Voyez ce brave garçon! Il travaille déjà comme un homme, Dieu le bénira, et l'argent qu'il gagne est bien à lui. »

— Mais, dit Henri, les sous qu'on me donnera seront bien à moi aussi, puisqu'on me les aura donnés.

— Et si l'on ne t'en donne pas, malheureux, si l'on te refuse durement, qu'on te mortifie par des paroles méprisantes; qu'on te dise : *Va travailler!* que deviendras-tu ? »

Henri baissa les yeux; il sentait que cela lui ferait grand'honte. Puis il dit : « Eh bien, j'irai demander à d'autres.

— Et si tout le monde te refuse ?

— Alors, dit Henri, je sais bien ce que je ferai.

— Tu travailleras, n'est-ce pas, mon frère? dit Julien déjà tout joyeux.

— Non, je ne travaillerai pas, répondit Henri, mais le soir, quand il fera nuit, j'irai dans la rue où il y a un boulanger; pendant que personne ne me verra, je lui prendrai tout doucement un pain et je me sauverai ensuite.

— Ah! dit Julien en se mettant à pleurer, ah, mon frère! tu iras voler!... » Puis il se jeta à son cou, en lui disant : « Oh! je t'en prie, je t'en supplie, mon frère, ne deviens pas un voleur! Songe que Dieu voit tout, que l'âme de notre mère, qui est au ciel, nous voit aussi, et que tu la remplirais de chagrin en commettant une action aussi déshonorante!

— Ah! tu m'ennuies, dit enfin Henri. Je ne veux plus que tu me grondes comme cela; j'aime mieux m'en aller; adieu! » Et le voilà qui part, l'enfant sans cœur, laissant le pauvre Julien pleurant et gémissant sur les mauvais sentiments de son frère.

Pendant toute cette conversation, la petite sœur s'était endormie ; Julien s'en aperçut et

se mit à la déshabiller pour la porter dans son lit. Mais la petite fille se réveilla, et, comme elle n'avait pas soupé, elle dit à son frère qu'elle avait faim. « Attends, ma sœur, dit-il, je vais essayer de te faire de la soupe. J'ai souvent regardé comment s'y prenait notre bonne mère, et je saurai peut-être faire comme elle. »

Il alla d'abord au buffet prendre le pain; mais il vit qu'il n'en restait plus guère, et il se dit : « Je ne souperai pas, afin que ma sœur ait encore à manger pour demain. » Il fit donc cuire une bonne soupe et la donna à la petite fille, sans en goûter lui-même une seule cuillerée. Ensuite il coucha sa sœur dans son berceau, puis alla se mettre au lit, où il s'endormit d'un doux sommeil, pendant lequel le pauvre enfant ne sentit plus qu'il avait faim.

II

Il y avait dans la ville une dame riche qui aimait à faire le bien et qui, tous les jours, priait Dieu de lui découvrir les gens honnêtes et laborieux qui n'osent pas raconter leurs misères. Cette bonne dame ne savait pas encore le malheur qui était arrivé aux pauvres petits enfants, mais elle alla les voir pour savoir s'ils étaient bien sages. Elle part donc de chez elle, et s'en va à la maison où Julien et sa sœur demeuraient seuls à présent.

En entrant, la bonne dame ne trouva que la petite fille; elle s'étonna et demanda aux voisins pourquoi la mère était sortie, laissant ainsi sa petite fille toute seule. Les voisins lui racontèrent que la pauvre mère n'y était plus, que Henri avait déserté la maison, et qu'il ne restait que Julien pour élever sa sœur. « Oh ! madame, dirent ces voisins, le petit Julien est un digne enfant, et ce matin même il est sorti

pour aller voir si quelqu'un voudrait lui donner de l'ouvrage. » La dame, attristée du malheur qu'on lui apprenait, fut en même temps charmée de la bonne volonté de Julien, et elle résolut de faire pour lui tout ce qu'il méritait. Elle alla aussitôt chez le boulanger, acheta un pain, revint le poser sur la table du brave Julien sans que personne la vît, et s'en alla.

Quand Julien rentra chez lui, il fut bien surpris de trouver un pain qu'il n'avait pas acheté. Il demanda à tous les voisins si ce pain n'était pas à eux; et comme ils lui dirent tous non, il éprouva un grand embarras, n'osant pas en manger, quoiqu'il eût grand appétit. Cependant, comme ce pain ne trouvait pas de maître et que la petite fille avait faim aussi, Julien se décida à l'entamer, en disant : « Si quelqu'un vient le réclamer, j'en donnerai le prix avec l'argent que je vais gagner, puisque M. Fourché veut bien me prendre pour travailler à ses couvertures. »

Quand Julien eut déjeuné, il mit du pain

dans le panier de sa sœur, puis il la conduisit à la salle d'asile, et lui s'en alla tranquillement travailler à la fabrique.

La bonne dame revint encore ; mais, comme il n'y avait plus personne à la maison, elle ne voulut pas essayer d'entrer, car elle savait que cela ne se doit pas faire. Alors l'idée lui vint de descendre par la fenêtre un panier plein de provisions qu'elle avait apporté avec elle. C'était en été. La fenêtre était restée ouverte, et elle était au rez-de-chaussée, c'est-à-dire tout près du sol. La dame n'eut qu'à allonger le bras pour poser le panier dans la maison, puis elle ferma la fenêtre le mieux qu'elle put, et s'en retourna heureuse du bien qu'elle venait de faire.

Le soir, quand Julien eut fini sa journée, il alla chercher sa sœur à la salle d'asile, et tous les deux rentrèrent à la maison. Julien fut bien surpris, en arrivant, de trouver un panier là où il n'en avait pas mis : « Qu'est-ce que cela ? » dit-il. Il ouvrit le panier et vit dedans un nouveau pain, un petit pot de beurre,

quelques grosses poires, une belle blouse toute neuve pour lui, et une petite robe pour sa sœur. Il y trouva aussi un morceau de papier sur lequel on avait écrit quelque chose. Comme Julien avait eu le bonheur d'aller à l'école, il avait appris à lire; il lut donc ce billet où on lui disait : « Conduisez-vous bien, mon cher enfant; travaillez avec courage et tous les jours je vous apporterai ce qui vous sera nécessaire. »

Julien fut rempli de joie en apprenant qu'on lui apporterait tout ce dont il aurait besoin ; et comme il était las, parce que le travail fatigue toujours un peu dans les commencements, il pensa un instant qu'il pouvait bien ne plus se donner la peine de travailler, puisqu'on promettait de lui apporter tout ce qui lui serait nécessaire. Mais à peine eut-il écouté ce conseil de la paresse, qu'il lui sembla que sa conscience lui disait : Si tu ne travailles pas, tu seras un fainéant ; tu ne mériteras plus qu'on s'intéresse à toi. Et, quand on ne voudra plus t'aider, où prendras-tu de l'argent si tu n'as

pas appris à en gagner? Et puis encore, il y a plus d'honneur à vivre du pain qu'on a gagné soi-même que de celui qu'on nous donne...

« Ah! décidément, se dit Julien, j'aime mieux travailler! Je voudrais pourtant bien savoir qui a apporté ce panier; car enfin je n'ai rien demandé à personne; mais comment faire? Comment? Je le sais bien... C'est demain dimanche, on ne va pas travailler ce jour-là; je laisserai la porte ouverte, et je resterai à la maison pour voir qui entrera. »

Le lendemain, en effet, Julien resta chez lui et attendit.

La bonne dame vint encore, elle trouva la porte ouverte, et, comme Julien était au fond de la chambre, elle n'apercevait personne. Elle entra et posa sur la table un beau morceau de viande de bœuf pour faire la soupe grasse; mais, au moment où elle s'en retournait, Julien se montra tout à coup, s'avança vers la dame, et, après l'avoir saluée avec beaucoup de politesse, lui dit :

« Madame, puisque c'est vous qui avez la

générosité de nous faire tant de bien, permettez-moi de vous remercier et de vous demander votre nom.

— Mon ami, lui répondit la dame, je m'appelle *Bienfaisante*, et, si vous me remerciez, vous devez encore bien plus remercier Dieu qui vous a rendu sage comme vous l'êtes ; ne dites à personne que je suis venue à votre aide, car le monde ne doit pas le savoir.

— Mais, madame, dit Julien, qui donc vous récompensera du bien que vous faites, si personne ne le sait ?

— Ce sera Dieu ! répondit Bienfaisante.

— Ah ! c'est vrai, dit Julien, puisque Dieu vous voit.

— Ce sera vous aussi, mon ami ; vous n'avez qu'à devenir un bon jeune homme, un ouvrier laborieux, qui ne dépense point son argent mal à propos, qui ne trompe jamais personne, qui se fasse respecter de tout le monde, et je serai récompensée, car vous serez heureux, mon ami ! »

En finissant ces paroles, la sage Bienfai-

sante mit ses deux mains sur la tête de Julien ; elle écarta ses beaux cheveux blonds frisés et l'embrassa sur le front avec beaucoup d'amitié.

« Adieu, lui dit-elle, mon petit Julien, je devinerai vos besoins et je les soulagerai sans que vous ayez la peine de me les dire. »

Elle partit alors, laissant le brave Julien pénétré de bonheur et de reconnaissance.

III

Le lendemain du dimanche, vous savez, mes enfants, que c'est le lundi, et que le lundi on recommence à travailler. Julien retourna donc à la fabrique, pour commencer la semaine comme un bon apprenti. Il y avait quelques ouvriers qui étaient ivrognes, et qui voulaient emmener Julien boire au cabaret avec eux ; mais Julien refusa et ne voulut pas quitter son ouvrage. Le maître de la fabrique fut si content de cette sage conduite, qu'il se dit tout bas : « C'est bien ! voilà un apprenti laborieux

qui remplit son devoir; je lui apprendrai tout ce qu'il faut savoir pour devenir un habile ouvrier. » En effet, il se mit à lui enseigner beaucoup de choses qu'il n'avait pas enseignées aux ouvriers étourdis qui ne faisaient aucune attention à leur ouvrage. Enfin, quelque temps après, Julien fit une couverture qui était si bien travaillée et si belle, que le maître de la fabrique lui dit :

« A présent, mon cher Julien, tu vas être récompensé de ton beau travail et de ton excellente conduite; je te fais premier ouvrier, et je te paye à raison de cinq francs par jour. »

A ces mots, vous devinez si Julien fut content. Cinq francs par jour! c'était bien, j'espère, de quoi faire vivre sa petite sœur et lui, sans le secours de personne. Il remercia son maître de la manière la plus reconnaissante, et, le cœur plein de joie, il courut chez la bonne dame pour lui porter cette heureuse nouvelle.

Il trouva Bienfaisante au fond de son jar-

din, assise sous une fraîche tonnelle de chèvre-feuille rose. Il y avait, debout auprès d'elle, une jolie petite fille à qui elle apprenait à tricoter des bas, et un beau chien blanc couché à ses pieds la regardait avec des yeux bien doux.

« Ah ! madame, s'écria Julien en courant à elle, que je suis heureux ! quel bonheur vient de m'arriver ! mon maître a été si content de moi, qu'il vient de me nommer premier ouvrier et de me dire que désormais il me payera cinq francs par jour ! Aussi, madame, je viens vous remercier de tous les bienfaits que vous nous avez prodigués, et vous dire que je n'ai plus besoin que vous nous donniez ni pain, ni blouses, ni habillements, comme dans le temps où j'étais apprenti et où je ne gagnais presque rien. Maintenant, avec mes cinq francs par jour, je pourrai acheter tout ce qui nous sera nécessaire, et même je pourrai mettre ma sœur en apprentissage ; car savoir travailler est la richesse la plus sûre que l'on puisse posséder, je le vois bien à présent. »

La bonne dame Bienfaisante fut si enchantée à son tour de ce que lui apprenait Julien, qu'elle l'embrassa encore; et puis elle lui donna une jolie bourse bleue, brodée de perles blanches, en lui disant : « Mon brave Julien, puisque vous voulez économiser votre argent, ne point le dépenser mal à propos, je vous fais cadeau de cette petite bourse dans laquelle vous pourrez le serrer, en attendant que vous le mettiez à la caisse d'épargne; car il faudra mettre vos économies à la caisse d'épargne ; elle vous les gardera fidèlement et vous en rendra toujours un peu plus que vous ne lui en aurez donné. Voyez donc, mon cher enfant, combien sont heureux ceux qui, comme vous, remplissent tous leurs devoirs !

— Ah ! madame, dit Julien pensant à son frère, j'aurais encore une grâce à vous demander.

— Laquelle, mon ami ? répondit la bonne dame.

— J'avais un frère, reprit Julien, qui avait le malheur de ne pas aimer le travail ;

hélas! il était sans doute trop jeune encore pour comprendre combien le travail est avantageux. Il n'a pas voulu en essayer; il a préféré s'en aller à l'aventure; il est parti, et je ne sais ce qu'il a pu devenir.

— Est-ce que vous voudriez le recevoir avec vous? dit la dame; n'auriez-vous pas peur que son mauvais exemple ne vous entraînât comme lui?

— Oh non, madame, dit Julien; j'espère qu'il aura reconnu sa faute, et, s'il le voulait, je lui apprendrais mon état.

— Mais, pendant qu'il ne gagnerait rien, comment feriez-vous pour le nourrir?

— Madame, dit Julien, si j'avais le bonheur de retrouver mon frère, je le traiterais comme moi-même; il coucherait dans mon lit, il mangerait de mon pain, dussions-nous le manger tout sec; ce serait au moins du pain *gagné* honorablement, et non du pain *mendié* ou *volé* peut être!...

— C'est très bien pensé, mon cher Julien, reprit la bonne dame, vous avez un bon

cœur, je vous promets que je ferai chercher votre frère, et j'espère que nous le retrouverons. »

Julien, heureux de cette promesse, aurait bien voulu sauter au cou de Bienfaisante pour l'embrasser à son tour; mais il ne l'osa pas. Il baisa seulement la bourse qu'elle lui avait donnée, puis courut chez lui, plein de reconnaissance.

IV

Lorsqu'on a pris dès son enfance des habitudes d'honnêteté et de travail, on n'a pas de peine à les conserver; plus tard, Julien continua à être laborieux et rangé, si bien que, lorsqu'il fut devenu un jeune homme, tous les braves gens l'estimaient et l'aimaient. Il travaillait la journée entière à la fabrique; ce qu'il faisait, il le faisait avec goût et intelli-

gence, et le soir, lorsqu'il était assis autour de la table, près de sa sœur, devenue grande et gentille, Julien lisait à haute voix les livres que lui prêtait Bienfaisante : ces bons livres-là les rendaient plus instruits et meilleurs.

Un soir, à la sortie des ouvriers, M. Fourché dit à Julien : « Mon cher ami, je ne suis plus jeune, et la direction de ma fabrique commence à me fatiguer. C'est une charge qui devient lourde pour mon vieil âge, et, comme j'ai travaillé toute ma vie, je voudrais bien pouvoir me reposer un peu. Tu es, mon cher Julien, celui de mes premiers ouvriers que j'estime le plus : tu as courageusement élevé ta sœur, et tu fais honneur à la mémoire de ta pauvre mère. Si j'avais eu un fils, j'aurais souhaité qu'il te ressemblât. Je viens donc te dire que j'ai résolu de te prendre dès aujourd'hui pour associé et de te laisser plus tard à la tête de ma manufacture. »

Vous pensez si Julien fut heureux et reconnaissant ; il remercia M. Fourché de l'intérêt que celui-ci lui avait toujours porté ; il l'assura

de son respect et de son dévouement avec effusion et les larmes aux yeux, puis il reprit le chemin de sa demeure.

Il marchait vite, ayant hâte d'annoncer la bonne nouvelle à sa sœur, et il se sentait le cœur si heureux, qu'il eût désiré faire plaisir à tous ceux qu'il rencontrait. A un détour du chemin, il aperçut un pauvre homme assis sur le rebord du talus. Ses vêtements en lambeaux, ses souliers éculés, sa besace vide montraient combien il était malheureux. Julien chercha un sou dans sa poche ; il le tendait au pauvre homme lorsqu'un cri s'échappa de sa poitrine : « Henri ! » et il s'élança vers le mendiant.

C'était bien Henri, en effet ; Henri pâle, déguenillé, misérable, n'osant ni regarder son frère, ni se jeter dans les bras que celui-ci lui tendait.

« Julien, dit-il enfin d'une voix sourde et en baissant la tête, je suis honteux devant toi, car j'ai bien mal agi. Si je t'avais écouté, mon frère, si j'avais suivi tes conseils, je serais heureux et dans l'aisance, comme tu me parais

Et il s'élança vers le mendiant.

l'être toi-même, tandis que moi... oh ! moi, j'ai eu une bien triste et bien cruelle histoire...

— Je ne veux pas la connaître, interrompit Julien ; je te retrouve, je te retrouve désireux de changer de vie, c'est ce que mon cœur souhaitait le plus ardemment. Oublie le passé, mon pauvre frère, n'y pense plus jamais, sauf, ajouta-t-il sérieusement, si la tentation te prenait de recommencer. »

Il eût été impossible, à quelqu'un qui aurait vu Henri ce jour-là, de le reconnaître quelques années plus tard ; sa bonne humeur, sa figure reposée, son air de santé prouvaient à tous que la vie qu'il menait maintenant était honnête et laborieuse. Au commencement, tout le monde l'avait tenu en défiance, n'osant croire qu'il redeviendrait bon sujet ; mais, lorsqu'on vit que, près de Julien, dont le caractère lui servait d'exemple, il avait pris l'amour du travail, l'estime des honnêtes gens lui revint petit à petit. La dame bienfaisante et M. Fourché s'intéressèrent à lui, d'abord à cause de Julien, ensuite à cause de lui-

même, et un beau jour les deux frères se trouvèrent à la tête de la fabrique de couvertures, que leur cédait leur protecteur. Pour eux et leur sœur, c'était le commencement de la fortune; quant au bonheur, ils le possédaient depuis le soir où ils s'étaient retrouvés tous les trois au même foyer, et où Henri avait enfin compris que c'est le travail seul qui nous donne le bien-être, la paix et la dignité.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Souhait 1
Polichinelle 3
Défendre sa patrie 4
Ceux qui nous habillent 6
Qui est la méchante ? 7
Le petit de Minette 9
La ronde du beau château 11
Jako. — Gustave 13
Annette et Fanchon 16
Une grosse petite bête 19
Comment font les petits ramoneurs 22
Deux enfants loyaux 24
Le feu dans le jardin 26
La tartine poivrée 29
Du blanc et du jaune 31
Pourquoi les oiseaux savent attendre 33
Une amie d'occasion 35
L'hirondelle et le geai 41
La guérison de Mme Magali 44
L'orage 48
Le chien du sergent 55
Les écolières et l'alouette 56
Les jeux de hasard 63
Un petit héros 68
La peur 73
Les deux architectures 81
Les réclamations du moineau 91
L'enfant et le vieillard 106

Le sabre 117
La charité 120
Le fagot d'Aimé 129
L'instinct maternel 133
Les joueurs de toupie 137
L'agneau désobéissant 144
Jean-Michel 150
Gustave le Hantain 160
Le berger menteur 177
Jeannette la Frivole 191
Le noble Julien 203

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.